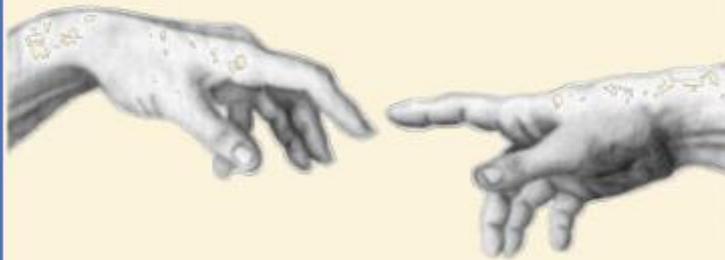


ARNAUD NÎMES

Dieu s'appelle Kevin



Editions du Sauvage

Arnaud Nîmes

Dieu s'appelle Kevin

Roman

*« On ira tous au paradis, même moi
Qu'on soit béni ou qu'on soit maudit, on ira
Avec les saints et les assassins
Les femmes du monde et puis les putains
On ira tous au paradis »*

Michel Polnareff

Introduction

« J'ai vu Dieu tout à l'heure. Il était trapu, glabre et dégarni. Mais ce qui frappait le plus chez cet homme sans âge était ses larges lunettes de soleil. Si je l'avais croisé dans la rue, c'est à peine si je l'aurais reconnu. Rien à voir avec ces démiurges à barbe blanche sortis de l'imagination fertile de Michel Ange ou de publicitaires cocaïnomanes. Dieu est un homme simple, bien qu'éminemment intelligent. »

Ainsi auraient pu commencer les souvenirs de Galeazzo Pazzi s'il avait pris la peine de les écrire. Mais le braqueur Corse, que rien ne prédestinait à cette divine rencontre, est bien trop occupé pour prendre la plume. De grands desseins l'attendent. Aussi est-il temps d'abandonner cette naïve introduction et de le retrouver là où tout a commencé, par une froide matinée parisienne de février.

Chapitre 1 – Rendez-vous rue de Rivoli

La cagoule était prête, le scooter, prêt à démarrer. Le pistolet (non chargé) était bien caché dans la doublure de sa veste, le lieu, repéré depuis plusieurs semaines. Tout s'annonçait donc pour le mieux en ce matin du 27 février 2020. Galeazzo, qui avait poussé le vice jusqu'à répéter soigneusement devant la glace chacune de ses mimiques, comme s'il allait se produire au théâtre, maudissait la bruine qui, en détrempant ses vêtements, nuisait au sérieux qu'exige une telle situation. Les arcades de la rue de Rivoli, qu'il remontait à pas faussement nonchalants, lui permettaient heureusement de s'abriter des postillons célestes et il sentait déjà la fade chaleur des chauffages d'extérieur installés à la hâte par les boutiques de souvenirs venir à bout des gouttes les plus timides. A mesure qu'il s'approchait du but, Galeazzo ralentissait le pas, comme pour savourer chacun des instants qui le séparaient de son apothéose, ce spectacle gratuit qu'il allait offrir à quelques clients mal réveillés sans rien exiger d'autre de leur part qu'une coopération silencieuse. Abandonné aux joies de sa méticuleuse étude, le bandit ne s'apercevait pas que plus il cherchait à paraître ordinaire, plus sa démarche trahissait son inquiétude. En passant devant le Meurice, là où Salvador Dali, du temps de sa splendeur, s'amusait à tirer à blanc sur des troupeaux de chèvres et à faire jeter des pièces de vingt centimes sous sa voiture afin de « rouler sur l'or », le Corse piétina par inadvertance la large traine noire aux reflets bleutés d'une cliente. On ne saurait dire ce qui de l'accoutrement de reine de la nuit ou de la réaction ostensiblement fâchée mais silencieuse de l'élégante était le plus incongru. Le groom même ne put empêcher un murmure vite étouffé. Par chance, l'incident s'était produit hors de l'établissement dont il avait la charge et il n'était donc théoriquement pas responsable. Il n'était pas même certain que l'élégante séjournât à l'hôtel car, foi de Gontran, il ne se souvenait pas l'avoir vu sortir du Meurice et il se faisait fort de connaître les noms et qualités de chacun des occupants un peu importants. La large capuche moirée qui jetait le mystérieux visage dans les ténèbres lui rendait de toute façon toute identification impossible.

Occupé par les battements grandissants de son cœur, Galeazzo ne s'était pas même rendu compte de son faux pas. Ses chaussures, qui le guidaient désormais machinalement vers le but, semblaient avoir pris le contrôle de son corps. A l'arrivée devant le 224, rue de Rivoli, le gremlin pris une grande inspiration puis, à visage découvert, franchit la porte battante.

- Pas un geste, personne ne bouge ! C'est un braquage, aboya-t-il avec plus de conviction encore que lors de ses essais.

L'entrée, il en était certain, était particulièrement réussie. Digne des plus grands. Bonnie & Clyde, Al Capone et Mesrine se le tiendraient pour dit. A l'intérieur, personne ne bougeait en effet. Derrière son comptoir, un vieil employé le regardait, incrédule et coi. Après quelques instants d'un silence aussi pénible qu'inutile, l'homme chaussa ses lunettes et articula des mots inconnus aux rudes oreilles du malfrat.

- Plaît-il ?
- Comment, plaît-il ?, s'enquit Galeazzo. Je vous braque ! Donnez-moi la caisse, et tout se passera bien.

A nouveau, l'employé se tut. Ses yeux délavés, empreints d'une monotonie que pas même un hold-up ne pouvait distraire, fixaient sans résolution le tiroir-caisse. Moins par crainte

que par automatisme, il se décida pourtant sans plus d'insistance à offrir son trésor : quelques dizaines d'euros, 12 livres sterlings et 35 dollars.

- Les affaires sont difficiles en ce moment, maugréa-t-il, comme pour s'excuser de sa piètre fortune. Nous n'avons vendu que deux exemplaires du *Manchot de Dunkerque*, un enfant terrorisé est venu acheter un Balzac en poche qu'il ne lira pas et un original a réclamé Kundera, mais nous avons refusé. Ici, Monsieur, nous avons des principes.

Galeazzo ne savait que penser. Pourrait-il rembourser la somme qu'il devait à Siccardi à coups de braquages si risibles ? Sa femme Laetitia, spécialisée dans un autre type d'escroquerie – elle était psychologue canine- se contenterait-elle d'un si maigre butin ? N'aurait-il pas dû porter ses pas quelques mètres plus loin, vers les vendeurs de montres, de bijoux et de rêve que son créancier lui avait suggéré ? Sans doute le libraire, moins méchant qu'il n'en avait l'air, avait-il saisi la tristesse qui s'emparait de l'aigrefin.

- Je peux vous offrir notre meilleure vente si vous le souhaitez. Il s'agit de la biographie de la femme de Ménage, le critique littéraire du Grand Siècle. Depuis sa sortie, la consommation de somnifères baisse drastiquement, c'est un remède miracle contre les troubles du sommeil. La sécurité sociale parlerait même de le rembourser. Et si je peux me permettre un conseil, je cambriolerais plus tard à votre place. Si vous passez en fin d'après-midi, j'aurai fait quelques ventes supplémentaires. Vers 17 heures, beaucoup de ménagères de plus de cinquante ans, de retour de chez leur coach de vie, passeront acheter le dernier Matthieu Pastis, *Pour vivre plus vieux, mourrez plus tard*. La caisse sera pleine.

Les sages paroles atténuèrent la colère que Galeazzo avait senti monter en lui. Il avait besoin de cet argent et l'homme lui inspirait confiance. Il remit donc sa visite à plus tard et, avant de quitter les lieux du crime, ne manqua pas d'emporter la biographie si chaudement recommandée. A défaut de rembourser Siccardi, du moins pourrait-il combler sa femme, dont il devait fêter l'anniversaire le soir même.

Proust aurait longuement disserté sur les états d'âme du héros au sortir de sa tragique épopée. Céline aurait décrit avec délectation son retour dans un bouge infâme, un deux-pièces de Ménilmontant peuplé de chimères et de punaises de lit. La Varenne l'aurait expédié au Meurice, à la recherche de la créature dont il avait froissé la traîne et l'orgueil. Paul Morand se serait lui attaché à la description de son bolide, avant d'abandonner aussitôt, horrifié d'avoir prêté son auguste prose à un scooter volé. Nous nous contenterons pour notre part de le retrouver à la fin de l'après-midi, seul et dépité à la table de quelque méchant troquet, savourant parmi les remugles de tabac froid, de crasse et d'alcool une bière trop tiède pour être honnête.

La bruine qui couvrait jusqu'alors Paris de son manteau gris avait subitement fait place à une violente averse, s'abattant sans répit sur l'asphalte au son d'une danse macabre. Galeazzo était au supplice. Sa moustache soigneusement entretenue, son manteau élimé craignaient les gouttes d'eau vengeresses autant que sa frilosité et sa paresse corses se révoltaient à l'idée de quitter leur léthargie grise. Hélas, il avait donné sa parole au libraire, et son sens de l'honneur lui interdisait de se dédire. Il fallut donc enfourcher le triste attelage, affronter les nids de poules semés par une mairie concussionnaire comme une armée de hérissons tchèques, braver le froid, supporter les trotinettes pour se rendre, à l'heure dite, rue de Rivoli.

Le libraire avait dit vrai. L'officine grouillait d'une foule oiseuse, bien qu'en fait de quinquagénaires neurasthéniques, les occupants de la boutique ressemblaient à s'y méprendre à des évadés de la Santé. Au rayon développement personnel, Matthieu Pastis restait sagement accroupi, en pile, sans qu'aucune main ne vînt lubriquement caresser son crâne chauve. Un géant au regard noir feuilletait distraitemment *L'art de refermer ses charcas*, cependant qu'au rayon histoire, un petit homme ventru au visage diapré de boutons d'acné s'absorbait sans y croire dans la lecture du cinquième volume des *Boutons de livrée des vallées d'Indre-et-Loire (1813-1844)*.

Rassuré par son intervention du matin, l'air avenant du libraire et soucieux de ne pas perturber les paisibles lecteurs, Galeazzo se dirigea paresseusement vers le comptoir. Certain qu'il n'aurait pas besoin de faire usage de son arme pour obtenir son dû, le bandit l'avait laissée chez lui. Au fond, cela lui allait bien. Les armes sont toujours source d'ennui et le Corse n'était même pas sûr de savoir correctement s'en servir. C'est donc placidement, *mezzo voce*, qu'il réclama son argent.

Le bibliomane le regardait avec un tel hébètement que le cambrioleur se demandait s'il était dû à une surdité insoupçonnée ou à la profonde mollesse d'un homme abîmé par près de soixante ans de lecture. Galeazzo s'apprêtait à jurer quand la lourde silhouette du rayon développement personnel abandonna ses chacras pour crier : « pas un geste ! »

- « Pas un geste, ne bougez pas ! », reprit le gros lecteur.

Le sang de Galeazzo ne fit qu'un tour. On avait eu la même idée que lui. Sans doute était-ce un sbire de Siccardi qui l'avait suivi et entendait rafler la mise. A moins qu'il ne s'agît d'un loup solitaire, désireux de profiter également du filon ...

- Restez là où vous êtes, hurla le boutonneux, visiblement complice du grand nerveux.

La suite devait demeurer confuse à jamais, tant pour les témoins de la scène que pour la police des polices, appelée à enquêter sur ce que les médias appelleraient « la bavure de la librairie Galignani ». Le libraire soutint que le cambrioleur, tétanisé, prit la poudre d'escampette, trébucha contre la marche du trottoir et atterrit dans une flaque d'eau où les deux policiers en civil, vite accourus, s'acharnèrent sur lui à coups de Taser. Les barbouzes clamèrent la légitime défense, accusant le Corse d'avoir bondi sur eux avant de prendre la fuite. N'écoutant que leur courage, soucieux de sauver les âmes innocentes du jardin de Tuileries que le braqueur ne manquerait pas d'assassiner sauvagement voire de dépecer vivants, ils le neutralisèrent sans se douter que l'électricité ferait si mauvais ménage avec l'eau. Une mythomane patentée, de retour de chez son psychologue surréaliste, et que ni les policiers, ni le pauvre Galeazzo n'avaient aperçu au rayon science-fiction, s'attribua l'entier mérite de l'action en expliquant avoir mis hors d'état de nuire le misogynne à la seule force de ses poignets. Le médecin légiste ne put quant à lui que souligner l'effroyable état du cerveau de la victime, sans se risquer à déterminer s'il fallait ou non incriminer les coups de Taser. On cherchait encore à recueillir le témoignage d'une femme au large manteau qui, un instant après la chute de Galeazzo, avait mystérieusement étendu sa main sur lui avant de disparaître sans mot dire. Hélas, son nom était inconnu et son visage, dissimulé par une large capuche, ne se prêtait à aucun portrait-robot. Tous les témoins soulignaient en tout cas, sans que l'on pût en tirer un quelconque enseignement, le souffle glacial qui les saisit alors, comme si un courant d'air avait parcouru leurs os.

Chapitre 2- Le château

Galeazzo souffrait le martyr. Sa tête, d'habitude si légère, semblait tenter de sortir d'elle-même. Sa peau, légèrement brûlée lui rappelait douloureusement l'existence de ses membres engourdis, bien décidés à ne plus répondre à son commandement. Le supplice était inimaginable ; la peur, tangible. Pour ne rien arranger, le silence absolu qui régnait entre les quatre murs immaculés de la pièce donnait plus d'acuité encore au bourdonnement qui attaquait ses oreilles. Malgré l'hébètement, Galeazzo se leva de son lit et hasarda quelques pas en titubant. Par chance, ses menottes n'étaient pas attachées. Mieux encore, il n'avait pas de menottes. Avait-on une si piètre estime de lui qu'on le laissât ainsi libre et sans surveillance ?

Il n'était cependant pas question de se lamenter. La vanité pénitentielle l'importunerait plus tard. Il lui fallait partir au plus vite, pour fuir les représailles de Siccardi, et plus encore celles de sa femme, qui ne lui pardonnerait jamais de manquer son anniversaire. Malheureusement, il avait perdu le livre qu'il avait amoureusement dérobé pour elle, et il ne tenait pour rien au monde à retourner dans cette maudite librairie.

En avançant le long du couloir contigu à sa chambre, le bourdonnement se faisait plus prononcé, comme si un essaim de mouches ondoyait autour de ses oreilles. Sa vue, encore trouble, lui donnait la curieuse impression de distinguer parmi les tâches tournoyantes qui l'agitaient les répugnants insectes. Le bruit, difficilement tolérable, devenait franchement insupportable quand Galeazzo, prêt à revenir sur ses pas pour regagner sa couche, remarqua une porte entrebâillée à quelques pas de lui. L'embrasure lui permit de distinguer une pièce dont la saleté tranchait avec les murs désespérément blancs du corridor. Les tâches, la crasse et la moisissure laissaient par endroits percevoir des morceaux de brique et de canalisations, probablement responsables de l'odeur pestilentielle qui régnait en ces lieux. Assis derrière un large bureau, un employé, visiblement indifférent au macabre décor, ne semblait pas surpris de cette visite impromptue.

- Je vous attendais, articula-t-il nettement, tout en désignant d'un doigt crasseux un formulaire administratif

Un parfum d'ail et d'oignons remplit instantanément la pièce, à croire que cet homme qui, à en juger par son âge, avait vieilli avec la pièce, ignorait tout du dentifrice. D'un noir intense, ses yeux pétillaient d'intelligence et de méchanceté. Sa barbe, négligemment entretenue, tranchait avec ses chaussures, lustrées mais comme déformées. Si cela n'était pas impossible, Galeazzo eût été prêt à jurer que l'homme sentait la chèvre. Le cambrioleur parlait en connaissance de cause : son grand père, le vieil Ange, que tous désignaient au village comme Pépé Pazzi, prenait un soin religieux de ces bêtes dont il faisait le meilleur fromage du pays. Au-delà de l'odeur, sa peau olivâtre, sa grande taille que l'on devinait, même assis, et son zézaïement faisaient de l'inconnu un personnage bien plus inquiétant que tous les hommes de Siccardi réunis. Bien que Galeazzo s'y connût en gangsters, jamais pareille figure ne lui avait été présentée.

Par sagesse autant que par timidité, le braqueur décida cependant de coopérer. Son mal de crâne aurait de toute façon rendu toute résistance impossible. Après avoir noté son nom et son prénom sur le formulaire, Galeazzo fut intrigué par la mention « cause du décès ». Sans doute une facétie de stagiaire, se dit-il, se rappelant la mauvaise plaisanterie que lui avait jouée

le fils d'un ami qu'il avait charitablement pris en apprentissage auprès de lui. Ici, le collégien semblait pourtant s'être particulièrement amusé. Outre cette question saugrenue, il réclamait sur le feuillet suivant le parcours universitaire, la situation maritale, les réalisations et les méfaits. Le médecin (ainsi que sa blouse jadis blanche le laissait supposer) achevait de rendre désagréable la formalité en ponctuait les grincements de plume de Galeazzo de rires nerveux mal réprimés. Le Corse n'était hélas qu'au début de ses peines.

- Tu te moques de moi ?, brama le barbu en lisant le compte-rendu que lui tendit Galeazzo. C'est cela que tu appelles ton parcours ? Etudes arrêtées à 18 ans après avoir tenté d'acheter l'examineur du bac à coup de chèques sans provision. Deux ans de prison pour avoir été pris en flagrant délit de cambriolage en répondant au téléphone de celui que tu dépossédais, 3 condamnations pour vol à la tire de mendiants à qui tu dérobaient l'aumône de la journée pendant qu'ils dormaient. A trente-cinq ans, interpellé de nouveau pour avoir laissé ton portefeuille sur le lieu du crime. Deux ans plus tard, pris de remords, tu appelles la vieille dame dont tu avais visité l'appartement pour t'excuser. A quarante ans, mis sous bracelet électronique avec interdiction de voir ta mère pour avoir tenté de lui faire qu'elle souffrait de la maladie d'Alzheimer... et tu voudrais que je t'admette chez moi ?
- C'est que... ce n'est que la vérité
- La vérité ? Elle n'a pas sa place ici. Quand on a une vie aussi pitoyable que la tienne, on s'arrange, on invente, on ment. La seule chose qui pourrait te sauver est le million que tu as pris à Siccardi. Un coup de maître.
- Ce n'est pas ma faute, bredouilla Galeazzo. Je tirais le diable par la queue. J'avais besoin d'argent. Je n'avais pas le choix. Je vous jure que n'ai pas fait exprès, je compte le rembourser. Je ferai tout pour ça.
- Tu aggravas ton cas, reparti l'homme en blouse, en lui jetant à la face le questionnaire.

Galeazzo était de plus en plus perplexe. En quoi ses activités professionnelles regardaient elles le personnel médical, même sous le sceau du secret ? L'hôpital était-il arrivé à un tel niveau de délabrement qu'on soignât différemment l'homme d'affaires et le balayeur ? S'il avait su, il n'aurait pas glissé le même bulletin de vote. Mais il y avait plus grave. Comment le médecin pouvait-il savoir pour Siccardi ? Galeazzo s'était bien gardé de le mentionner dans la feuille de renseignements. Un courant d'air brûlant, semblable aux vents qui, le soir, caressaient les rues de Nonza, arracha le Corse à ses pensées. La porte arrière du bureau s'était ouverte, découvrant une lumière rouge aux reflets métalliques de boule à facette. Au loin, on entendait les notes d'une musique incantatoire, parsemée de paroles indistinctes, qui ressemblaient à s'y méprendre à un appel à l'aide. « J'ai besoin, de trouver quelqu'un, j'veux pas dormir. Je cherche un peu de chaleur, à mettre dans mon cœur ». Avait-on dit vrai ? Les caves de Siccardi relevaient de la légende urbaine de Bonifacio et Galeazzo s'était toujours bien gardé d'y croire. Les rumeurs étaient trop incroyables, trop effroyables, pour être véridiques. Et pourtant, à voir le regard torve de l'interlocuteur, il était plus que plausible qu'il soit un agent de son débiteur. Allait-il à son tour subir la *vendetta*, être retrouvé un matin au bas d'une cage d'escalier, baignant dans son sang, le visage maculé de boue et de coups ? Quelle ne fut donc pas sa surprise lorsque l'homme en blouse, rouge de colère, lui intima l'ordre de déguerpir

- Tu n'as rien à faire ici ! Chien d'imposteur. Nous sommes sérieux. Les gens de ton espèce ne devraient jamais se trouver devant mes yeux. Pars, cours, avant que ce soit moi qui te chasse.

L'entretien, de déplaisant, était devenu franchement insupportable. L'odeur un temps attribué à la chèvre tirait maintenant sur le poisson pourri, ce mélange de têtes de maquereaux abandonnées au soleil et aux mouches que son père emportait toujours avec lui pour ses parties de pêche. Galeazzo quitta donc, incrédule, la salle fétide.

Un panneau placé à la sortie, que l'évadé aurait juré ne pas avoir été là lors de son arrivée, indiquait le bureau 7, loin dans un enfoncement du corridor. Quelques centaines de pas portèrent machinalement le malade, abasourdi, vers la fameuse salle. La plaque indiquait sobrement : « Françoise Verny, censure ». Enfin, il allait pouvoir rencontrer la directrice de l'établissement, réclamer quelques médicaments et surtout se plaindre de l'accueil insensé que lui avait réservé le médecin. Il fallut pourtant de nombreux tambourinements à la porte avant qu'une voix mâle, abîmée par la cigarette et l'alcool, acceptât d'entonner un tonitruant « Merde ! ».

Encouragé par cette joviale invitation, Galeazzo franchit le seuil et découvrit une créature digne d'un bestiaire médiéval. Plus large que haut, le cerbère le fixait de ses yeux de laie, couverts par intermittence par le déluge de graisse de ses épaisses paupières. Son pull maculé de tâches de nourriture et de matières en suspension, ses doigts replets, les ondulations de ses bras gras et l'odeur de fromage mûré qui saturaient l'air lui faisaient déjà regretter la compagnie de l'homme en blouse qu'il venait de quitter.

- Remplissez-moi ça, entonna la rude voix qui émergeait d'un goitre contenant, tel une précieuse mallette, les reliefs de cinquante ans de cocktails salés, sucrés et alcoolisés.

A nouveau, Galeazzo se voyait infliger le fatidique formulaire, à cette différence près que le fond jaune était cette fois bleu. A nouveau, il fallut donc remplir les date et lieu de naissance, l'étonnante cause de décès, la carrière et la vie familiale. Les doigts boudinés qui s'emparèrent du feuillet et les portèrent à la vue des deux prunelles agressives entraînaient le tressaillement du double menton managérial. Un bruit gras, mat, dont on ne savait s'il provenait de la contraction du larynx ou de mouvements d'un œsophage manifestement incontrôlable, déchira le silence de la pièce. La sybille parcourait le formulaire avec la même délectation qu'une truie à qui l'on viendrait de lâcher un tonneau d'ordure. Consterné par ce triste spectacle, Galeazzo se doutait que l'impitoyable directrice ne ferait qu'une bouchée de sa vie. Aussi accueillit-il avec soulagement la sonnerie du téléphone à cadran. La voix qui en sortit lui était familière, sans qu'il sût à qui l'attribuer. Il était de toute façon trop tard pour chercher à l'identifier. Son braquage de la librairie, sa longue et douloureuse expérience des trahisons lui avaient donné l'intime conviction que la créature qui se trouvait face à lui ne lui voulait aucun bien. Voyant la censure occupée à fouiller le tiroir inférieur de son bureau pour trouver un document réclamé par le téléphone – à moins qu'elle ne fût à la recherche de quelque aliment capable de soulager sa boulimie, Galeazzo, rassuré à l'idée que le quintal d'eau de vie ne pourrait que difficilement se lancer à sa poursuite, bondit de sa chaise et se lança à toute allure dans le couloir. A peine avait-il entamé quelques pas pressés dans le couloir que les sirènes commençaient à entonner leur cri strident, qui relançait le bourdonnement de ses oreilles.

Chapitre 3. Le jardin secret

Depuis combien de temps courait-il ? Les pas saccadés de Galeazzo scandaient les minutes et peut-être même les heures le long de ce couloir infini dont jamais le bout ne se dessinait. Les murs, toujours blancs et sans aspérité aucune, constituaient l'oppressant décor de ce nouveau tourment, peut-être voulu par la censeuse et le médecin, probablement de mèche. Lorsqu'une porte apparut soudain, le Corse laissa échapper un soupir de soulagement. Aucune plaque n'indiquait qui se trouverait à l'intérieur. Refroidi par ses deux précédentes rencontres, songeant que sa fuite était déjà signalée, Galeazzo jugea plus sage de regarder aussi discrètement que possible par l'entrebâillement de la porte.

Malgré toutes les précautions prises, le spectacle qu'il découvrit lui arracha un cri violent. Par chance, l'odieux bruit des sirènes empêcha qu'on lui prêtât attention. A l'intérieur de la salle, trois vieillards laids comme le péché restaient en contemplation devant une peinture énigmatique. Leur peau, parcheminée, couperosée, parsemée de tâches et de crevasses, leur donnait une curieuse parenté avec les écorchés de Fragonard de l'école vétérinaire de maison Alfort. Ce n'est pas que Galeazzo fût un grand admirateur d'histoire naturelle. Un collectionneur peu délicat l'avait chargé voici quelques années de dérober le cadavre empaillé d'un petit singe. Au moment où Galeazzo saisissait le primate, un bruit l'avait fait trébucher et, sans qu'il sût s'il s'agissait ou non d'un réflexe du marsupial, son épaule avait été traversée d'une profonde morsure. A en juger par leur état, les trois hommes avaient allégrement franchi le centenaire. Leurs visages bistrés, leurs yeux caves, leurs bouches desséchées dont émanait un ânonnement aussi indistinct que révérencieux, donnaient à cette cérémonie l'aspect lugubre des mauvaises copies de Jérôme Bosch que Siccardi avait crânement accrochés au-dessus de son faux bureau Louis XV.

Galeazzo ne souhaita pas éclaircir le mystère. Sa témérité lui avait jusqu'à présent joué trop de mauvais tours, aussi s'empressa-t-il de poursuivre son périple à travers l'interminable couloir. Les murs, auparavant lactescents, devenaient au fur et à mesure de sa progression ivoire, crème et même franchement jaunes, diaprés de grotesques surréalistes faits de graffitis, de hiéroglyphes et de dessins cabalistiques. Le plafond, parsemé de trous, laissait percevoir une charpente bancale, prête à s'effondrer, des câbles métalliques si vieux qu'ils paraissaient préparer un bûcher électrique. La poussière tombait en flocons duveteux, formant çà et là de petites pyramides au-dessus d'objets et de vêtements manifestement abandonnés par d'autres fugitifs. Galeazzo, qui n'avait jamais pu réprimer un vieux fonds de superstition, se sentait prêt à retourner sur ses pas, à retrouver la censeuse et même le médecin, plutôt qu'affronter plus longtemps cet environnement macabre. Assurément, les caves de Siccardi seraient bien moins angoissantes que cette geôle sans geôlier. Mais qu'adviendrait-il si les tortionnaires le laissaient sortir et qu'il devait retrouver sa femme. Il lui faudrait trouver une excuse à la perte de son cadeau d'anniversaire et lui masquer le pitoyable esclandre de la librairie. Mieux valait donc poursuivre pour le moment l'angoissante cavalcade. Tout en méditant sur la cruauté de son sort, le sens de sa vie, le délabrement des services publics et le matérialisme de la société de consommation, Galeazzo sentait que les courants d'air, un temps glaciaux, se faisaient plus doux. La lumière blafarde des néons s'habillait de rayons plus rassurants. Enfin, le couloir accepta de se terminer, débouchant, non sur une énième salle, mais sur un agréable jardin.

Les criques corses, le parc de Peterhof, les plans d'eau des manoirs visités en l'absence de leur propriétaire, Isola Bella, le jardin impérial de Kyoto ne pouvaient donner un aperçu du spectacle qui s'offrait aux yeux fatigués de Galeazzo. Rares étaient les souverains et a fortiori les hôpitaux capables de s'offrir pareils enchantements. Autour d'une vaste place bordée de graviers brillants, quatre plans d'eau d'une vigueur telle qu'il les qualifierait aisément de fleuves, délimitaient autant d'espaces couverts d'essences rares et d'oiseaux colorés. La faim guida l'évadé vers l'arbre soigneusement entretenu du milieu de la place. Jamais il n'en avait vu de semblable. Si le gigantisme du tronc et la tortuosité des branches lui conféraient l'aspect des oliviers séculaires qui croissent paresseusement sous les cieux méditerranéens, les fruits, n'avaient rien de commun avec des olives. Sans doute un œil peu averti les eût-ils confondus avec des pommes, mais Galeazzo avait trop longtemps travaillé dans la boutique de marchand des quatre saisons de son père pour se tromper. A vrai dire, les masses charnues ne ressemblaient à rien de ce qu'il connaissait. L'odeur, légèrement âcre, tenait vaguement de la grenade, mais là était le seul point commun avec le délice de Perséphone. Par leur texture, on pouvait les comparer aux fruits de la passion. En tout état de cause, qu'il se rattachât à la famille des solanacées, des lythracées ou à tout autre groupement botanique, il était certain que le fruit était succulent. Lentement, comme pour savourer chaque instant qui le délivrerait de la faim, Galeazzo approcha sa main pour caresser la gangue odoriférante, l'arracher à l'arbre et la polir contre sa chemise. Il s'apprêtait à la porter à la bouche quand un cri la lui fit tomber des mains

- Attention au serpent !, cria un inconnu, dont, tout à ses rêves de fruit, il avait négligé la présence.

A côté de l'endroit où était tombée la récompense, Galeazzo remarqua le reptile, qui le fixait d'un air menaçant. Le serpent découvrit de larges mâchoires mais, au lieu de s'attaquer au mollet de l'intrus, saisit le fruit et partit promptement.

- Drôle de tenue !, ajouta l'inconnu, oubliant par la même occasion l'accident qui avait failli coûter la vie à Galeazzo.

Volontiers, le Corse lui eut renvoyé le compliment tant la robe de bure blanche de son interlocuteur lui paraissait indigne d'habiller le moindre patient ou employé d'un hôpital digne de ce nom, mais il jugea plus raisonnable d'esquisser un sourire.

- J'imagine, poursuivi la créature, que l'on ne vous a pas remis vos vêtements à l'accueil ! Ah l'administration, quelle plaie. J'avais déjà eu vent de problèmes, mais jamais on ne m'avait encore envoyé quelqu'un sans l'habiller décentement. C'est grave, impardonnable. Au fait, permettez-moi de me présenter. Gabriel
- Galeazzo. Galeazzo Pazzi.
- Et moi, Gabriel tout court, repartit l'homme aux cheveux de blé.

Plus enjoué que le personnel administratif croisé jusqu'à présent, Gabriel n'était pas moins surprenant avec sa bonne humeur exagérée et sa manie de se déplacer par petits bonds, comme si ses pieds refusaient de toucher terre. Galeazzo n'était cependant plus à une étrangeté près. Il suivit donc machinalement ce cicérone, tout en songeant que, malgré sa sympathie, il ne pourrait jamais rien tirer. Jamais son sauveur n'aurait l'audace de dérober à un enfant l'argent de son pain au chocolat ou de partir à la cloche de bois d'un restaurant d'autoroute. La promenade s'interrompit devant un bâtiment sobre dans lequel, jurait Gabriel, le nouveau venu trouverait tout ce dont il avait besoin.

Chapitre 4. Surveiller et punir

« *Mieux vaudrait encore un enfer intelligent qu'un paradis bête.* »

Victor Hugo, *Quatre-vingt-treize*

Galeazzo avait tout juste franchi le seuil en compagnie de son guide qu'un petit homme dégarni et passablement nerveux sautait sur lui.

- Ah ! Merci Gabriel, couina l'inconnu. C'est le fugitif que nous cherchons depuis ce matin. Les services centraux nous avaient signalé sa présence. Félicitations ! Encore une fois tu as fait du bon travail.

Gabriel inclina la tête et opposa un timide sourire aux éloges du gendarme, dont la plaque, posée sur le bureau, apprit à Galeazzo qu'il s'agissait de l'adjudant-chef de Funès. A peine avait-il eu le temps de s'étonner du nom que deux gorilles l'empoignaient par les épaules et le traînaient en lieu sûr.

Que dirait Laetitia en apprenant la nouvelle ? Non seulement il avait manqué son anniversaire, perdu son cadeau mais encore il avait fini en prison, une fois de plus, lui qui avait juré ses grands dieux que jamais plus la maréchaussée ne le prendrait. Il l'avait déçue, trahie – il n'osait dire trompée. Viendrait-elle le voir au parloir ? Elle retournerait plus vraisemblablement dans les griffes de Siccardi, à qui il l'avait arrachée à sa propre surprise. Sa mère, qui détestait sa bru autant qu'elle méprisait son fils, accusait Laetitia d'avoir ainsi voulu donner une bonne leçon à son amant en le quittant pour le plus minable de ses hommes. *Un baiser par force ne vaut pas une écorce*, ne manquait-elle jamais d'ajouter, avant de ruminer son chapelet de proverbes corses dont la simple pensée rendait à Galeazzo le mal de crâne dont il s'était enfin défait : *Habille un bâton, il ressemble à un baron ; Cheval vieux ne change pas d'allure et si elle change, elle dure peu ; N'est pas belle la corbeille qui porte sans rapporter.*

La pièce était moite, bondée, sans autre ouverture que la grille féroce gardée par un sosie du jeune Michel Galabru. Non content de se jouer de lui, le sort s'en moquait ouvertement. A sa gauche, un doux dingue qui se présentait comme Robin Desbois et se disait spécialiste des effractions internationales. La Cinquième avenue, Monaco, Mayfair, la rue de Varenne avaient tous eu droit à ses visites, à cette différence près qu'elles s'en honoraient. Déçu par une expérience malheureuse d'inspecteur fiscal, refusé à l'agrégation de philosophie, l'Arsène Lupin nietzschéen volait aux pauvres pour donner aux riches, sans oublier une confortable commission. A la faveur de la nuit, il s'introduisait dans les domiciles les plus luxueux pour y déposer une partie des larcins de sa journée, bien décidé à rendre à chacun ce que l'Etat lui avait pris. A sa droite, une petite femme inondait la cellule de ses larmes, en affirmant n'être pour rien dans la mort du Président Félix Faure. Après avoir en vain tenté de lui expliquer que le Président, non seulement ne s'appelait pas Félix Faure, mais encore qu'il était parfaitement vivant et sur le point de briguer un nouveau mandat, Galeazzo intima à la pâle imitation du gendarme de Saint –Tropez de lui expliquer pourquoi on l'avait interné chez les fous.

- Pas chez les fous, reparti le pseudo-Galabru. Chez les clandestins. Vous vous êtes introduits illégalement ici, vous devez être jugé. A votre place, je me ferais le plus discret possible.

Chapitre 5. Le procès

« *Un mauvais mariage vaut mieux qu'un bon procès* »

Francis Blanche, *Mon oursin et moi*

L'audience serait courte. Du moins lui avait-on promis. Mais après tout, qu'importait. Les procès, Galeazzo en avait malgré lui pris l'habitude, au point de se laisser croire qu'il ne serait pas mauvais avocat. Le sien, Maître Quatrevin, qui s'était donné, Dieu sait pourquoi, le titre de « Promoteur de la foi » sur ses cartes de visites, avait en tout cas l'air très convenable, malgré un bégaiement prononcé. Le Corse avait particulièrement apprécié qu'il ne lui demandât aucune explication et qu'il saurait aisément le sortir d'affaire. Tout juste s'était-il montré étonnamment évasif lorsque son client lui avait réclamé un téléphone pour prévenir sa femme. « Plus tard, plus tard », avait-il bredouillé, en balayant l'espace d'un revers de sa manche. Quitte à être en retard, autant rentrer libre chez soi, sans rien dire à Laetitia, s'était rassuré Galeazzo.

En entrant dans la salle d'audience, Galeazzo fut frappé par la magnificence des lieux, si loin de l'austérité des tribunaux de Tourcoing et Clermont-Ferrand dont il avait ardemment astiqué les parquets de ses pieds mal chaussés. L'incalculable hauteur sous plafond, la pureté des boiseries et le lustre de la tenue du juge, qui lui donnait des airs de souverain d'opérette tranchait avec l'indigence de l'assistance, réduite à trois personnes. Au premier rang, un retraité insignifiant en apparence, mais dont le regard laissait percevoir une jubilation secrète inquiétait l'accusé plus encore que le procureur général Kafka, dont tous redoutaient la méticulosité.

- C'est le juge Wargrave, expliqua l'avocat. Depuis qu'il n'exerce plus, il vient au tribunal tous les jours en affirmant vouloir prendre les leçons auprès de son maître.

Sur le banc du dernier rang, deux silhouettes plus menaçantes encore prenaient compulsivement des notes dans de petits carnets et même, semblait-il, sur leurs manches de chemises. Bien que l'un fût grand et massif avec un air neurasthénique et l'autre petit et blond avec des accents espiègles, on eût dit deux jumeaux unis par les liens de la méchanceté.

Le juge Salomon déclara bientôt la séance ouverte. L'avocat commis d'office bredouilla une plaidoirie aussi concise que ses bégaiements le lui permettaient, mais ceux-ci, déjà nombreux en temps normal, redoublaient à chaque moue du procureur.

- Avocat du diable, c'est à vous, grommela Salomon, sans même attendre que Maître Quatrevin ait fini d'ânonner.

A ces mots, un homme verdâtre, doté d'un début d'embonpoint sauta tel un boa vers le prétoire. Maître Vergès n'en était pas à son coup d'essai. On susurrerait qu'il n'avait d'yeux que pour les grands criminels. Les autres, il n'en faisait qu'une bouchée. La réputation n'était pas usurpée. Sitôt le prétoire atteint, ses lèvres batraciennes commencèrent à déverser leur venin.

- Permettez-moi de vous dire, Monsieur le juge, que ce Monsieur n'est pas pour nous. Nous n'avons que faire des pourceaux de son espèce. Notre maître en personne n'en a pas voulu la semaine dernière. Nous avons déjà dû prendre le mois dernier un assassin par accident. Si cela continue, nous allons recruter au berceau. Cela fait vingt ans que nous vous alertons sur la baisse du niveau et vous continuez à l'ignorer royalement.

A ces mots, le procureur Kafka, sans même prendre la peine de regarder l’avocat de la partie civile, manqua de s’étouffer.

- Maître Vergès croit sans doute que nous jouerons une fois de plus les bons samaritains. Que nous sommes ouverts au premier venu et que sous prétexte qu’il ne pouvait pas vendre son âme au diable, ni même la lui donner, l’accusé trouverait asile ici. Non, Maître, ce temps est révolu.
- J’entends votre objection, Monsieur le procureur, mais je puis vous assurer qu’il nous est impossible de le recevoir chez nous. Que diraient les autres, qui ont mérité parfois toute une vie, si nous nous mettons à ouvrir nos portes au vulgaire. Passons en revue si vous le voulez bien les faits d’armes de notre héros : à onze ans il tente de vendre sa grand-mère au département d’antiquités du musée du Louvre, s’ensuivent des cambriolages par effraction dans des domiciles déjà ouverts, des menaces verbales contre des sourds, un attentat à la pudeur devant une nymphomane – et par erreur... Et malgré cela, notre ami – qui n’est d’ailleurs pas notre ami- n’est pas drôle. En outre, j’accuse Monsieur Pazzi ici présent de ne pas avoir un mauvais fond.

Le juge Salomon pressait nerveusement sa lèvre supérieure entre son pouce et son index. L’affaire était diablement plus complexe que les autres. Relâcher le prévenu, ce serait aller contre la volonté du procureur Kafka, ô combien utile à la suite de sa carrière. D’un autre côté, Maître Vergès avait fait mouche, et il ne pouvait lui donner tort. Pour la première fois peut-être de sa vie, Salomon n’arrivait pas à trancher. Après de longues minutes de silence, ponctuées de profonds soupirs, le vieux sage ordonna de sa voix fluette que l’on soumette l’accusé au jugement de Dieu.

Au premier rang, le juge Wargrave agitait frénétiquement sa tête en marmonnant dans sa barbe clairsemée. Depuis son arrivée, jamais la sentence suprême n’avait été prononcée. Un choix audacieux, mais nécessaire, expliqua-t-il plus tard aux deux griffonneurs du fond de la salle, venus réclamer son avis.

- En attendant, poursuit Salomon, le prévenu est mis en liberté conditionnelle. Il vous faudra vous intégrer et trouver un emploi.

Un emploi ? Galeazzo manqua de s’étangler. Il était prêt à affronter la torture, la mort, les chants polyphoniques de son enfance, l’infamie, la faim, le froid, les postillons de Siccardi, des séminaires sur la place de la femme dans le monde paysan du bas Languedoc entre 1246 et 1328 mais le travail, jamais. D’un revers de main, le juge avait essuyé le principe même de son existence. Maître Quatrevin s’étant volatilisé – un échec de plus parmi les centaines que comptait déjà sa brève carrière, persifflaient les deux énergumènes du fond de la salle, c’est donc libre, mais seul que le Corse quitta la salle d’audience.

Chapitre 6. Le paradis retrouvé

Décidément, le sort s'acharnait contre le pauvre Galeazzo. Non seulement il avait raté l'anniversaire de sa femme, échoué à cambrioler la librairie, atterri dans une ville de fous, dont la localisation lui était encore obscure et il se voyait maintenant condamné à travailler. Tout cela sans parler de Siccardi, qui avait certainement mis sa tête à prix. Aveuglé par les brumes du désespoir, le bandit sentait venir à lui, même s'il la chassait, l'idée d'en finir une fois pour toute avec sa piètre existence. A moins que, rassemblant ses forces, il ne parvînt à s'échapper et à regagner son domicile. Une tape sur l'épaule l'empêcha de poursuivre plus loin ses réflexions confuses. C'était Gabriel, le faux ami, le mouchard, l'indic, le judas, le félon, le fourbe. Le genre d'êtres qui ne passent pas deux nuits à Bastia. Le délateur ne semblait pourtant pas inquiet de voir sa victime et continuait d'arborer sur son visage le sourire béat de leur première rencontre.

- Tu sais, je voulais vraiment t'aider, bafouilla Gabriel. Je n'avais pas l'intention de te dénoncer. Mais je ne sais pas mentir ! En tout cas, te voilà libre.

Galeazzo se gardait bien de répondre. En plus d'être un traître, le dadais était un lâche. S'il s'était trouvé ailleurs que dans un Tribunal, assurément, Galeazzo l'eût esbaudi. Mais la force lui manquait et au point où il en était, il n'était pas mécontent de faire de ce gibier de potence un éphémère confident.

- Parce que tu appelles ça libre ?, fulmina Galeazzo. Je vais devoir travailler. Et le pire, c'est que je ne sais rien faire. J'imagine que braqueur n'est pas un métier. Et d'abord, pourquoi travailler ?
- Vaste question ! Tout ça ne tourne pas tout seul. Depuis la grève des anges, tout le monde doit se retrousser un peu les manches. Quelques utopistes parlent d'instaurer une retraite mais je n'y crois pas.

La grève des anges ? La situation commençait à s'expliquer. Cet entêtant et insupportable parfum floral qui hantait ses narines depuis sa sortie de l'hôpital, ces visages si familiers, l'interminable couloir... tout avait maintenant un sens. Un sens terrible et sans issue. Un sens si imprévisible et grotesque que Galeazzo en eut les larmes aux yeux.

- Dieu lui-même travaille, poursuivit Gabriel, sans prêter attention à la détresse de son ami. Le vendredi, il est à la mosquée, le samedi à la synagogue, le dimanche, à la messe et parfois même au temple, même s'il n'a jamais vraiment compris pourquoi les protestants refusaient de reconnaître ses saints et doutaient de sa femme.
- Enfin, rien d'étonnant de la part de ceux qui ont inventé le capitalisme et le nazisme..., répliqua mécaniquement Galeazzo, en se souvenant d'avoir entendu sur France Culture une sociologue altermondialiste pérorer cette remarque un jour que sa radio était restée bloquée par erreur sur cette chaîne.
- Même les autres jours de la semaine, Ses journées sont bien remplies, poursuivit Gabriel, sans se laisser distraire. Pense donc au nombre de requêtes farfelues qui Lui sont adressées chaque jour : jeter un sort à sa belle-sœur, donner la grippe à son patron, accélérer l'obtention d'un héritage... L'imagination humaine est sans limite, surtout chez quelques-uns. Même avec une armée d'assistants, Dieu peine à en venir à bout. Heureusement, depuis une dizaine d'années, nous avons créé une boîte pour les prières

indésirables. On se prend tout de même parfois à remercier ceux qui ne demandent rien. Il va de soi, ajouta Gabriel, que je dis cela sur le ton de la confiance. Si jamais le travail de l'autre monde venait à s'ébruiter, jamais les Français et les Cubains, déjà sceptiques, ne voudraient venir ici.

En sortant du tribunal, les deux compères retombaient dans le jardin qui avait semblé si beau à Galeazzo la première fois qu'il l'avait vu. Chaque partie, lui expliqua Gabriel, était organisé autour de l'un des sens. Le carré central, où se trouvait l'arbre de la connaissance du bien et du mal était dédié à l'odorat, le plus noble des sens, bien que le plus négligé à l'heure actuelle. Lavandes, menthes, thym et romarin se mêlaient aux lis, au jasmin et aux orangers. En franchissant le pont de l'ascension, on quittait cet espace pour celui dévolu au toucher. Galeazzo prenait plaisir à caresser les feuilles de sauge, d'oreilles de lapin, de *Verbascum bombyciferum*, d'arbres à perruque, d'armoïse de Schmidt, de Thym Doudou et autre Santoline argentée qui chacune glissaient sous ses doigts comme du velours. La partie consacrée à la vue était constituée de forêts d'essences rares, de larges prairies peuplées d'arbres majestueux et colorés. Une vaste cascade, aisément franchie par un pont de lianes, permettait d'atteindre l'ouïe. Un chef d'orchestre affublé d'une grotesque perle à l'oreille, que Gabriel appelait Clément Janequin, dirigeait impérieusement un chœur d'oiseaux dont les voix semblaient s'accorder avec le bruit que le vent faisait en parcourant les feuillages fournis. Mais alors que les rossignols entonnaient leur morceau de bravoure, un affreux bêlement déchira l'air.

- Oh non ! C'est Pascal, l'agneau de Dieu, expliqua Gabriel. Il n'est pas méchant, mais il est vraiment collant. Je ne sais jamais comment m'en débarrasser.
- Pourquoi le gardez-vous, alors ?, demanda Galeazzo, alléché par l'idée d'un méchoui.
- Ne dis pas cela malheureux ! Nous en prenons soin car, à l'exception des oiseaux et des bêtes à Bon dieu, il est l'un des seuls animaux à se trouver ici...! Un parti animalise s'est formé il y a quelques siècles pour les faire admettre, mais la question n'est pas encore tranchée. On dit que Cléopâtre, Louis XV et Joe Dassin en seraient membres, et qu'il compterait des ramifications jusque dans les plus hautes sphères célestes, mais pour ma part, je crois que ce ne sont que des rumeurs. Cela dit, les règles s'assouplissent. On accepte désormais les siamois et les tortues, et certains accusent même le bon Dieu de confondre ses propres enfants avec des canards sauvages ou quelque chose de la sorte, mais j'avoue avoir du mal à comprendre. Une chose est sûre en tout cas, les chiens ne sont pas prêts d'enterrer. La vierge Marie les a en horreur depuis qu'un bichon maltais diabétique a mordu son vêtement dans une crèche.
- Fiscalement pourtant, les niches mènent souvent au paradis, l'interrompit Galeazzo, qui n'avait décidément pas oublié sa journée d'écoute de France Culture.
- C'est loin d'être le cas ici. Tu le sais, *il est plus facile pour un chameau de passer par le chat d'une anguille que pour un riche d'entrer au royaume des cieux*. J'ose d'ailleurs espérer que tu n'as pas d'animaux.
- Seulement un ténia, mais je doute qu'il m'ait suivi jusqu'ici, grinça le Corse, que les questions faussement naïves du cicérone exaspéraient.

Le jardin du goût, le plus impatientement attendu, dévoilait heureusement des trésors de fruits et de légumes qui permettaient d'oublier la douce inquisition de Gabriel. Sans guère y prêter attention, Galeazzo l'écoutait lui raconter que les trois vieillards croisés dans la salle qui menait au jardin d'Eden n'étaient autres que Nietzsche, Voltaire et l'abbé Meslier, condamnés pour l'éternité à réciter des prières. On n'avait trouvé meilleur remède pour calmer ces bavards

que de leur faire perpétuellement reconnaître leur erreur. Schopenhauer, qui avait toujours refusé d'admettre ses torts et agaçait les repentants par sa perpétuelle mauvaise humeur avait impitoyablement été renvoyé vers les ténèbres. Il découvrait, au loin, une friche qui jurait avec le décor paradisiaque. La femme du jardinier en chef rêvait de la consacrer à un sens supplémentaire qu'elle prétendait posséder –comme la moitié de l'humanité clamait-elle. Aucune déclaration divine n'avait cependant statué sur le point, ce qui tombait bien, poursuivait Gabriel, car on se demandait bien ce qu'on aurait pu y cultiver. Les explications se perdaient chaque instant davantage parmi le doux bruit du vent. La pensée de Galeazzo vagabondait suivant ses pas, admirant le tournoiement des feuilles de saule portées par le Zéphyr, la majesté des chênes millénaires...

- Attention !, hurla soudain Gabriel, sans égard pour la rêverie du promeneur presque solitaire.

Aux pieds de Galeazzo, une gigantesque gouttière gisait, éventrée, déversant par centaines, par milliers, les litres d'une eau limpide et froide dans un trou béant. Nous sommes au-dessus de la Bretagne, expliqua l'Ange. Cela fait une éternité que je demande au jardinier de réparer la fuite, mais il n'en a que faire. Et dire que c'est le Sahara qui en paie les conséquences !

Quelques pas, pour s'éloigner de la fuite, et le duo atteignait un étrange parking sur lequel pleuvaient des notes de musique baroque. Galeazzo peinait à comprendre la signification de ce fatras de calèches, de chaises à porteur, de charrettes, de berlines de luxe et des quadrilatères blancs surmontés d'un dôme de verre. Au bout des voitures soigneusement alignées, une allée menait à un vaste temple palladien. C'est à cet endroit que Gabriel, invoquant un rendez-vous urgent chez le dentiste, abandonna son ami, lui disant qu'il lui suffirait d'une vingtaine de minutes de marche pour regagner son domicile.

Avant de gagner le chemin indiqué, Galeazzo tenait à s'approcher de l'édifice, dont la majesté tranchait avec le médiocre logement qu'on lui avait assigné. Passé la longue promenade bordée d'arbres antédiluviens, le Corse remarquait, en haut des degrés, un homme vêtu de blanc et d'une cape rouge jurer dans une langue qui ressemblait aux vieux dialectes corses. Devant lui, un garde lui barrait l'accès à la demeure au moyen d'une pertuisane finement gravée. Derrière le gardien du temple, deux lourdes portes richement sculptées laissaient entendre des bruits de piscine et de musique de variété des années 1980 ainsi que d'agréables effluves d'alcool. Sans doute s'agissait-il d'un de ces clubs VIP comme ceux dont la Côte d'Azur recelait. Le plus aimablement qu'il put, Galeazzo pria dans ses notions d'italien l'autre colosse de lui indiquer ce qu'il pourrait trouver dans la demeure.

- Rien qui puisse vous intéresser, grommela le malabar en abaissant sa hallebarde. Les salles sont réservées aux papes et à voir votre accoutrement, vous n'avez rien d'un souverain pontife. Cependant, ajouta le cerbère sur le ton de la confiance, vous pouvez tenter votre chance dans l'autre club, qui est beaucoup moins regardant. Entre les conservateurs et les libéraux, les papes d'Avignon, de Rome et de Pise c'est une vraie galère. Pensez, donc, il existe quatre Benoît XIV, un vrai et trois faux, dont l'un est devenu vrai pape sous le nom de Benoît XIII. Léon VIII et Benoît V, qui se disaient simultanément héritiers de saint pierre et s'accusaient mutuellement d'usurpation sont tous les deux reconnus comme vrais papes. Et bien sûr je ne parle pas des sédévacantistes, des vieux catholiques et des imposteurs. C'est à y perdre son latin ! EN profitant de la confusion, faites-vous appeler Galeazzo Ier, archiprêtre de Constantine

et vous pourrez probablement entrer. Vous devriez essayer, on dit qu'ils ont un excellent Rhum arrangé. Mais je ne vous ai rien dit.

Nanti de ses bons conseils, Galeazzo poursuivit sa visite du jardin. Hélas, sans qu'il sût pourquoi, le même sentiment d'angoisse que celui éprouvé lors de son échappée de l'hôpital le poursuivait. Bien qu'il n'y eût aucune raison pour cela, l'ex-bandit se sentait observé. Un rêve ridicule pensa-t-il. Ce diable de Siccardi n'était pas ici, et depuis son jugement, personne n'avait de raison objective de lui en vouloir. Songeant tout de même qu'on ne se fie jamais trop à son intuition, le Corse remit à plus tard la visite du club de Rome. A regret, il fallut donc revenir sur ses pas, remonter l'allée soigneusement ordonnée et remarquer, parmi les topiaires, les deux moustachus croisés à la salle d'audience, occupés à interroger, muni de leur carnet, l'homme à la mozette rouge refusé par la cour pontificale.

Chapitre 7. La divine comédie

Même s'il regrettait sa femme, Galeazzo commençait à prendre goût à la vie éternelle. La température constante, loin de la grisaille parisienne, la propreté des lieux, la facilité de la vie lui procuraient une sensation de bonheur inconnue jusque lors.

A défaut de braquages, le Corse profitait de son temps libre pour visiter les réserves où, faute de mieux, on parquait les hommes de Neandertal, de Cro-Magnon et autres brouillons de l'espèce humaine, arpenter le golf du Mexique, autoproclamé meilleur 18 trous du paradis, regarder les arbres pousser ou rencontrer les héros de son enfance : Raymond Poulidor, le footballeur Armand Libérati et même Michel Delpech, dont il écoutait les disques en cachette de Laëtitia. Un peu de patience et d'adresse lui permirent bientôt d'approcher les célébrités plus inaccessibles. Churchill, songeant qu'il était là pour l'éternité et n'avait donc aucune raison de rester toujours en la même compagnie, acceptait volontiers les nouveaux venus pourvu qu'ils fussent bons buveurs. Balzac, l'inspirateur des dictées qui avaient douloureusement rythmé son collège, se déclara « très honoré » de le rencontrer. Gengis Kahn le fascinait par ses récits de voyage, même si Galeazzo, pourtant peu regardant en la matière, ne pouvait réprimer un mouvement d'horreur en le voyant dépecer de ses doigts des cadavres de pigeon à peine cuit. Un soir d'ivresse, c'est-à-dire un soir comme les autres, Karl Marx lui avait suggéré de rencontrer Oscar Wilde, mais manifestement, le penseur avait commis une erreur de plus. L'Irlandais, adulé à son arrivée au paradis, avait bruyamment réclamé l'autorisation d'en sortir, prétendant qu'il n'y connaissait personne et se mourait d'ennui.

Wilde commettait de l'avis de tous une grave erreur. Car l'enfer, certes plus chaud que le paradis en hiver, était pis encore que ne l'avaient affirmé les peintres et les prophètes. Les désosseurs de cadavres, les bouilleurs d'enfants, les dragons noirs étaient peu de choses en comparaison des véritables épreuves réservées par les sept princes des Enfers. Pour les uns, il s'agissait d'une suite ininterrompue de formulaires à remplir, de toutes les couleurs et pour tous les motifs, qui, d'administration en administration, se renvoyaient les responsabilités et els demandes. A d'autres, comme l'écrivain Gontran Sans-Bruit, qui affirmait qu'il suffisait d'écrire une page par jour pour faire un livre en oubliant de préciser que ce n'était pas lui qui l'écrivait, Méphistophélès offrait une chaise, un cahier et un stylo, le forçant à écrire lui-même des livres que personne ne lirait. Les gourmands devaient se nourrir exclusivement de salsifis, les fraudeurs, passer des journées enfermés dans des salles de réunion face à un bataillon de comptables acariâtres. On racontait que Pol Pot était tombé en dépression au bout de 3 heures, Staline après deux jours.

La défection de Wilde tombait en tout cas à point nommé pour Galeazzo. Nanti de son auréole sulfureuse, le corse devint en quelque temps la coqueluche des salons, qui menaçaient sans lui de dépérir d'ennui. On n'en pouvait plus des commères de service, des snobs en robe de chambre et des hommes plus spiritueux que spirituels qui cherchaient dans la mondanité une excuse à leur alcoolisme. La précédente vedette, dont le seul fait notable était d'avoir inventé par hasard le mot *merde* au IIIe siècle avant Jésus-Christ, avait fait son temps. Le braqueur, à qui l'ignorance donnait une fraîcheur bienvenue, réjouissait les cercles littéraires de ses trouvailles involontaires. On le trouvait la semaine dernière chez Mlle de Scudéry, avant-hier chez Aline Ménard-Dorian en compagnie de Proust et Zola, hier chez le baron d'Holbach, admis

de justesse grâce à l'intercession de son ami l'abbé de Sauvages, qui avait juré que son matérialisme était une facétie.

De tous les salons, Galeazzo préférait sans conteste celui de Mme Geoffrin, moins pour sa conversation que pour ses fameux petit-four, les meilleurs de la contrée. Au bout de quelques heures, la maîtresse des lieux, coiffée d'un éternel fichu, commentait hélas à chaque fois avec un plaisir coupable les derniers numéros de *Valeurs éternelles*, le journal publié sous le manteau par les terribles frères Goncourt. Par nature hostile aux cancans autant qu'à toute forme d'écrit, Galeazzo choisissait en général ce pénible moment pour fausser compagnie et retrouver le restaurant corse tenu par un lointain cousin de son père. Hier pourtant, le bandit fut retenu par un fait inattendu. Le journal que la salonnière exhibait fièrement arborait sur sa page de couverture une photo familière à Galeazzo. Il y reconnaissait sans peine l'homme aperçu au retour de sa promenade, avec en arrière-plan sa propre silhouette.

« Le pape Formose rejeté du club de Rome », indiquait en caractères italiques les gros titres. Piqué par l'aiguillon de la curiosité, Galeazzo écouta donc avec intérêt Mme Geoffrin lire l'article des frères Goncourt.

« Hier, alors que nous nous promenions en esthètes parmi les forêts de sinople aux feuilles d'argent, parmi ces formes que Fragonard a si bien saisies mais dont le pinceau de Dieu a fait une croute grotesque, hier disions-nous, nous nous apprêtions à reprendre nos investigations parmi les galantins mémoires des temps passés, quand une figure blanche, sépulcrale, albatrine, crayeuse et vaporeuse nous apparut. Le pape Formose, héritier du tabouret de Saint Pierre, venait d'être rejeté par le gorille à la solde des puissances de l'argent. « Vous Goncourt, qui êtes si sensibles à l'injustice et dont l'encre, fournit des effets de style semblables à ces lavis du Corrège, vous que l'on lit du Nord au Sud du Paradis, et plus encore sur terre où jamais personne n'ose se présenter à une jeune fille qu'il n'ait lu l'intégralité de vos œuvres, contez à vos innombrables lecteurs la fange dans laquelle le Seigneur laisse pourrir ses anciens serviteurs. » Le pape Formose, que nous avons déjà mentionné dans les canevas de notre Madame Gervaisais, un livre qui, nous assurait la princesse Mathilde, a plus jusqu'en très haut lieu, le pape Formose, voulions-nous dire, avait déjà subi l'affront d'un jugement posthume. Son successeur Etienne VI, que Flaubert, qui le tient de Chateaubriand, considère comme donneur de la consigne d'hier, l'avait sorti de la tombe, revêtu de ses ornements pontificaux et livré en pâture à la justice. A l'issue du procès, on coupa au cadavre les trois doigts qu'il utilisait de son vivant pour les consécrationes et l'on jeta le corps au Tibre. Faut-il rappeler que le jugement fut confirmé par Serge III, ami intime de Zola et accepté au club de Rome bien que publiquement connu comme assassin. Ainsi donc n'y a-t-il pas plus de justice au Ciel que sur terre, ce monde si pitoyablement méprisé où nos écrits, pourtant, sont lus par-delà les Pyrénées »

Le journal posé, Galeazzo se demandait à haute voix comment diable sans même parler du style atroce, on pouvait laisser circuler de tels écrits. Sa voisine de canapé, une femme de lettres américaine dont le nom lui échappait lui confirma qu'il valait mieux se tenir à l'écart des deux méchants chroniqueurs, qui ne pouvaient s'empêcher de colporter les rumeurs, et même, le plus souvent de les inventer. Mais l'on ne pouvait décemment les chasser du paradis après leur fait d'armes. On assurait en effet que Lucifer, chez qui ils avaient naturellement élu domicile, avait lancé contre eux une fatwa après qu'ils eurent répété les propos de Marilyn Monroe sur la petitesse de son sexe. Au demeurant, poursuivait l'américaine, les gendarmes

célestes étaient parfaitement au courant des agissements des deux détraqués, mais pensaient qu'un peu de souffre permettait de lutter efficacement contre l'ennui et ainsi d'assurer la paix sociale. Mme Geoffrin ne donna pas le temps à son invitée de poursuivre son aparté. D'un geste brusque, elle arracha à Galeazzo le journal, et s'empressa de le dévorer en ponctuant sa lecture de soupirs d'aise.

Depuis que les esprits libres qui avaient fréquenté son salon parisien avaient dû se rendre à l'évidence en gagnant l'autre monde, son cénacle avait perdu une partie de son éclat. Cette attaque imprévue lui fournissait l'occasion, maintenant que Voltaire était condamné à une adoration perpétuelle, de renouer avec les idées de sa jeunesse. L'incident lui permettait aussi d'asséner un coup au salon de sa rivale, Mme de Tencin. Convertie depuis sa mort, la mondaine avait attiré à elle Mgr de Quelen, connu pour avoir soutenu que Jésus, non content d'être fils de Dieu, était d'excellente famille par sa mère. La présence de l'ancien archevêque de Paris avait attiré une coterie d'élégantes, dont Mme Geoffrin jalousait la compagnie. Fidèle à la maxime que ce qui ne venait pas à elle était indigne d'elle, la salonnière masquait son dépit en s'amusant à ridiculiser les séides de sa concurrente. Elle racontait à qui voulait l'entendre que la bonne compagnie, soucieuse de ses retrouver ses habitudes terrestres, avait convié à un thé Joseph d'Arimatie, Simon de Cyrène, Marie de Magdala et Paul de Tarse. Sitôt les invités entrés, elle avait découvert avec stupeur que la particule de Dieu n'était pas celle du Faubourg Saint Germain et avait renvoyé avec plus d'empressement que de diplomatie ces braves artisans des premiers temps. C'était là également que Jacques Cœur, bien moins poli qu'on le croyait, avait scandalisé l'assemblée en déclarant : « la bourse va bien, donc les miennes aussi ». Mme Geoffrin se flattait plus fortement encore d'avoir volé au salon Tencin une proie de choix, bien qu'elle restât souvent muette. Il s'agissait d'un homme énigmatique, petit, les traits fins et tirés, visiblement calculateur derrière son écharpe rouge, mais que tous traitaient avec une infinie déférence.

Ces réjouissances faisaient presque oublier à notre héros que la troisième pleine lune approchait. C'est à ce moment précis que devait avoir lieu le jugement de dieu. Les conseils que distillait Gabriel ne faisaient hélas que renforcer son inquiétude. Tous les jours ou presque, le criminel les consultait religieusement et tentait de se les remémorer. Mais la liste, d'une longueur infinie, peinait à rester gravée dans sa mémoire. Ne jamais le regarder dans les yeux. Ne jamais prendre la parole en premier. Ne pas mentir. Ne pas chercher à se justifier car Dieu sait tout. Et surtout, la règle principale, ne pas l'appeler par son prénom. Car Dieu, avait glissé Gabriel, n'était pas particulièrement fier de s'appeler Kevin. Une erreur de jeunesse, regrettable, certes, mais difficilement gérable car le seul pouvoir que le Tout Puissant n'avait pas était de faire que ce qui avait été ne fût plus. Le dérivé américain faisant le plus mauvais effet rue de Boufflers, à l'époque où Dieu habitait le XVI^e arrondissement, il avait fini par interdire qu'on le prononce, surtout en vain.

Chapitre 8. Où l'on aurait pu parler de la rencontre entre Ronald Reagan et Karl Lagerfeld et de la dispute qui en suivit, du temps qu'il faisait le 8 janvier 2021, du rendez-vous manqué avec Vercingétorix et de tout ce que Galeazzo fit avant la 3^e lune

Chapitre 9. Deus Sabaoth

“Le paradis est plein d’imbéciles qui croient qu’il existe.”

Georges Wolinski

« Je m'en irai dormir dans le paradis blanc
Où les nuits sont si longues qu'on en oublie le temps
Tout seul avec le vent
Comme dans mes rêves d'enfant
Je m'en irai courir dans le paradis blanc
Loin des regards de haine et des combats de sang»

Derrière le piano, de dos, une touffe de cheveux noirs s’agitait frénétiquement au point de quitter légèrement la tête qu’elle ornait. Rarement chanson avait parue si désagréable aux oreilles de Galeazzo. Même les chants de Noël entonnés par le chœur de la CGT, la mélodie du cochon que l’on égorge à la ferme, le crissement des ongles sur une assiette paraissaient doux à côté de ce bruit infernal.

A l’autre bout de la pièce, sagement assis devant un gigantesque bureau, les mains posées sur ses genoux tremblants, le Corse se voyait plongé quarante ans en arrière. Cette fois, il ne s’agissait pas de se faire réprimander par le directeur mais par le Créateur. Les notes qui continuaient à percuter violemment ses tympan ajoutaient à la tension qu’elles prétendaient combattre. Avait-on voulu lui infliger par cet abominable spectacle une humiliation supplémentaire ? Ou bien s’agissait-il d’une d’un message subliminal ? A mesure que les pensées se faisaient confuses, les tremblements redoublaient, rythmant avec la régularité d’un métronome l’in vraisemblable cantique.

Une trompette vint heureusement mettre fin à la cruelle attente et annoncer Sa venue. Il était là, précédé de trois pas par Gabriel, avec sa taille moyenne, son front dégarni et l’air passablement énervé. Galeazzo, qui avait bondi de son fauteuil comme on le lui avait conseillé, ne contrôlait désormais plus aucun de ses mouvements. Le tressaillement de ses jambes avait gagné son corps entier, jusqu’à ses dents, qui, s’il ne parvenait à les calmer, auraient tôt fait de se fracasser les unes contre les autres. Dieu ne paraissait pas même s’en apercevoir. D’un mouvement brusque, il pointa le pianiste et lança à Gabriel :

- Mais enfin, qu’est-ce que c’est que ce cirque ? C’est odieux !
- Excusez-moi, Maître, c’était pour adoucir un peu l’atmosphère. Michel Berger était absent aujourd’hui. Il déclarait vouloir parler aux baleines et aux poissons d’argent. Nous nous sommes inquiétés et l’avons envoyé à sainte Anne pour un examen psychologique.

D’un claquement de doigts, l’ange invita le pianiste à cesser la cacophonie. Le musicien ne se fit pas prier deux fois. En un instant, il se leva, arracha son encombrante perruque et salua l’assistance avec un accent marseillais. Charles Pasqua avait compris. Jamais plus il n’aurait l’occasion de briller.

Ainsi débarrassé de l'importun, le Seigneur gagna son fauteuil Régence, en posant ostensiblement ses lunettes Aviator sur un coin de son bureau. Galeazzo, le front baigné de gouttes de sueurs, fut invité à prendre place.

- Détends-toi, lança Dieu. On a dit et écrit dans toutes les langues du monde beaucoup de choses sur moi, souvent fausses. Que j'étais jaloux, méchant, avare, et même de gauche. Mais je ne suis pas si terrible que cela, même si je me donne rarement sans confession. Les gens ont toujours peur de moi alors que je veux leur bien, que je suis simple. Je suis comme tout le monde, j'aime les havanes, le chocolat, les Rolling Stones. Allez, mettons un peu de musique. Tu aimes Mozart ?

Galeazzo avait à peine hoché la tête que déjà, un homme en habit de velours et en perruque blanche prenait la place laissée vacante par Pasqua.

- J'aime beaucoup Wolfgang, poursuivit Dieu. L'avantage des musiques en langue étrangère, c'est qu'on se rend beaucoup moins compte de la stupidité des paroles. Tiens, Rameau, par exemple. L'as-tu entendu s'adresser aux forêts paisibles dans les *Indes Galantes* ? Mais c'est idiot ! As-tu déjà essayé de traduire les Beatles ? Grottesque ! « *Il nous laisserait savoir où nous sommes allés, Dans son jardin de pieuvre dans l'ombre, Je demanderais à mes amis de venir et de voir* ». On en a lapidé pour moins que ça ! Non, j'aime beaucoup mieux écouter en version originale.
- En version originale ?, interrogea Galeazzo, oubliant le sage précepte de Gabriel selon lequel on ne pose pas de question à Dieu.

Dieu, par chance, ne s'offusqua pas de la pique et admit être allé un peu vite lors de la tour de Babel. Les langues, glissait-il, n'avaient jamais été son fort. Cette fois, Galeazzo prit sur lui et ne poussa pas Dieu plus loin dans ses retranchements. L'heure n'était de toutes façons pas aux questions. Le Seigneur était pressé et ne pouvait pas abandonner trop longtemps le monde pour un simple avorton corse. Conformément à ce qu'on lui avait indiqué, Galeazzo fut rapidement prié d'expliquer le motif de sa visite. Le bandit se confessa entièrement, sans faire mystère de ses méfaits, de l'argent volé dans le porte-monnaie de ses parents à sa première cigarette, en passant par le meurtre du chien du voisin, coupable d'avoir surpris sa relation adultère mais passagère avec sa maîtresse. A certaines d'entre elles, Dieu esquissait un léger sourire, à d'autres, Galeazzo le sentait courroucé, parfois même bord des larmes. Le déballage fut suivi d'un long silence, particulièrement pénible pour le Corse qui, après avoir perdu lamentablement sa vie, jouait maintenant son éternité.

- Je vois fit enfin Dieu. Eh bien, il faudra que je remonte sérieusement les manches à Salomon. Je ne comprends pas sa témérité. Soit, tu n'es clairement pas un saint et il faudra que tu te repentes. Mais enfin, tu as ta place ici, pourvu que tu le veilles. Par mesure de sécurité, nous prendrons une période d'essai de 60 ans, au terme de laquelle, si tout se passe bien, tu seras confirmé. Passe voir Salomé en sortant. Mais avant cela, je voudrais t'accorder une faveur. Demande-moi ce que tu veux... à part retourner sur terre bien sûr.

L'espace d'un instant, Galeazzo entrevit les projets les plus fabuleux. Changer sa belle-mère en cochon sauvage ? Cela ne ferait après tout qu'un maigre changement. Réclamer une immense fortune ? Elle lui serait inutile ici. Une santé de fer ? Il l'avait déjà, et pour l'éternité. Se faire rejoindre par Laetitia ? Ce serait souhaiter sa mort. Dieu, qui savait tout, voyait la perplexité dans laquelle sa proposition mettait son hôte. Aussi décida-t-il de lui venir en aide

- J'ai eu droit à tout, tu sais. Samuel Beckett m'a demandé ce que je foutais avant la création. Lacan, si j'avais un sexe. Victor Hugo, si j'étais gaucher. Crésus, combien je gagnais par mois. Un marchand d'art Israélite, s'il pouvait tapisser ses murs de Bacon et mon propre fils, Jésus, pourquoi je l'avais abandonné. On me pose encore beaucoup de questions : pourquoi la faim dans le monde, le cancer du sein, les ouragans, Charleville Mézières et Christine Angot ? Là, je m'abstiens de répondre car ce n'est pas à la portée de l'entendement humain.

Galeazzo, dont la théologie n'était pas le fort, mais qui se souvenait avec émotion de son 11 en philosophie en terminale, demanda après mûre réflexion au Créateur quel était son plus grand regret. La question faisait mouche. Dieu, manifestement surpris, parut un moment prêt à botter en touche. Hélas, il avait promis et il ne pouvait pas revenir sur sa parole – divine.

- Oh, fit-il de sa voix grave, il n'y en a pas qu'un. Avoir mis seulement 24 heures dans une journée, c'est bien trop court, et avoir mis 365 jours par an, ce qui est bien trop long. Avoir donné un coup de main à Maradona pendant la coupe du monde 1986 alors que j'étais pour l'Angleterre. Mais mon plus grand regret, je l'avoue, est de ne pas avoir sorti le deuxième tome de la Bible. Le manuscrit est toujours là, dans mon bureau. Je suis certain qu'il fonctionnerait. Le premier avait fait un carton. Mais Gabriel, qui gère ma communication, me dit que ce n'est pas le moment.

L'heure était venue de prendre congé. Galeazzo partit laissant Dieu à ses profondes pensées.

- Encore une chose, ajouta le Seigneur, au moment où Galeazzo s'apprêtait à le quitter. Maintenant que nous nous connaissons un peu, nous pourrions peut-être nous vouvoyer. Lorsque l'on me parlait en latin, je n'avais aucun problème avec le tutoiement, bien au contraire. Mais depuis 50 ans, tout le monde se met à me parler au singulier, dans toutes les langues du monde, comme si nous avions gardé les cochons ensemble. Un peu de respect ne fait jamais de mal.

En appuyant sur le bouton de l'ascenseur, qui devait lui permettre de descendre en une fraction de secondes les escaliers qu'on l'avait forcé à monter, Galeazzo sentit une tape amicale sur le dos. Gabriel venait le féliciter de son entretien, dont il s'était fabuleusement sorti.

Chapitre 10. La cavalerie attaque

Les membres de la parade couraient anarchiquement, comme attaqués par une horde de chiens féroces. Les sirènes, tout juste sorties de leur bassin, proféraient des hurlements lugubres de leur voix de poissarde. Une fois de plus, Churchill et Rommel avaient voulu jouer au rugby et la partie avait mal tourné. Il fallait séparer les deux camps et, comme à chaque fois, l'on dépêchait sur place Roosevelt. Comme d'habitude, le général de Gaulle ne tarderait pas à s'inviter dans la partie, avec l'appui tacite de Churchill mais à la grande fureur de Roosevelt, qui, agacé par cet imprévu, pencherait insidieusement pour Rommel. Staline ne pouvant les rejoindre, trop occupé par son poste de Secrétaire général de Belzébuth, on demanderait l'appui des Italiens, sans savoir hélas de quel côté ils se rangeraient.

Galeazzo préféra s'éloigner du tumulte et écouter la proposition alléchante de Walt Disney, le gérant de ce gigantesque parc. Le dessinateur, avec son bagout caractéristique, proposait de disputer une partie d'échecs contre Napoléon. Jamais depuis son arrivée l'empereur n'avait jamais essuyé une défaite. Au-dessus de l'entrée de l'attraction, un panneau clignotant affichait 72 635 victoires successives, certifiées sainte Hélène, nommée arbitre par décret spécial.

Bien qu'il fût loin d'être doué pour les échecs, Galeazzo se laissait griser à l'idée de jouer contre le plus illustre des Corses. Une défaite face à Napoléon, se disait-il, restait plus honorable que bien des victoires. Il donna donc les deux billets que réclamait Walt Disney et pris place sur la table de jeu. En s'asseyant, le braqueur sentit le froid regard de l'Empereur déchu le jauger avec mépris. Avoir mis l'Europe pour se retrouver contraint à jouer pour l'éternité aux échecs devait assurément troubler l'orgueil du conquérant mais tel était le rôle qu'on lui avait assigné. S'il s'était écouté, l'Empereur eut volontiers joué au Risk ou à tout autre jeu de stratégie mais, on le savait, Dieu ne jouait pas aux dés. A regret, il lui fallait donc affronter depuis son petit trône une faune d'aventuriers et de prétentieux, et accepter le rôle de bête de foire que les Anglais l'avaient déjà forcé à jouer à la fin de son existence terrestre.

Au coup de trompe de sainte Hélène, l'Empereur avança un premier pion, vite suivi d'un deuxième. L'armée se mettait en ordre de bataille. Les chevaux s'agitaient cependant que les fous sillonnaient le terrain en d'incompréhensibles mouvements. Galeazzo essuyait de lourdes pertes. La moitié de son infanterie avait été mise en pièce par la cavalerie de Bonaparte, une tour s'était effondrée, les chevaux renâclaient à avancer et son général, manifestement fou, n'avait pu prendre à l'ennemi que quelques pions dénués d'intérêt. Les curieux s'agglutinaient autour du champ de bataille, invités par Walt Disney à admirer une nouvelle victoire de celui qu'il appelait pompeusement l'*Invaincu*. Même annoncée, la défaite était humiliante pour Galeazzo. Avec une célérité difficilement supportable, les soldats blancs s'infiltraient entre ses lignes, semant la ruine et la discorde parmi les chevaux et les hommes. L'impératrice, (ainsi l'adversaire appelait-il sa pièce maîtresse) redoublait les pertes, sous les vivats de la foule, qui appelait le maître à abattre son impertinent rival. La seconde tour brune venait de s'écrouler. Bien qu'il sentît sa fin inéluctable, Galeazzo, par un réflexe de survie – à moins qu'il ne s'agît d'un sursaut de son orgueil Corse, se refusait à capituler. Hélas, les pertes étaient toujours plus nombreuses. A peine avait-il sorti la reine de Saba qu'un soldat infiltré la terrassait. Le silence régnait désormais parmi les curieux, et Galeazzo sentait tous les regards portés sur lui. Pour une fois, Napoléon ne semblait pas pressé d'achever son rival. Curieusement, il envoyait même

certaines de ses troupes à la boucherie, avec une furie destructrice qui laissait les observateurs perplexes. Les murmures de la foule parvenaient, indistincts, aux oreilles des deux Corses. On glosait sur la stratégie de l'Empereur, incompréhensible à tous. Quel coup de maître, quelle botte secrète mettait-il au point ? Certains penchaient pour une mise en difficulté volontaire, pour rendre plus belle encore sa victoire. D'autres assuraient qu'il voulait purger ses troupes des éléments les plus faibles. Les paris allaient bon train, non sur le nom du vainqueur, mais sur le temps qu'il mettrait à l'être. « Deux coups », lançait un boutonneur à lunettes, en précisant les mouvements nécessaires. Trois, le coupait un artilleur, se souvenant que l'Empereur n'était pas qu'un mathématicien. Napoléon, seul face à la foule, ignorait impérialement le brouhaha. *Le soir tombait ; la lutte était ardente et noire. Il avait l'offensive et presque la victoire ; il tenait Galeazzo acculé sur un bois. Sa lunette à la main, il observait parfois le centre du combat, point obscur où tressaille la mêlée, effroyable et vivante broussaille.* Enfin, l'Empereur ôta la main de sa veste pour ordonner à la cavalerie de mettre à terre le roi ennemi. Mais au moment où les doigts impériaux s'approchaient du Murat de marbre, un « Vaf Enculo » sonore fendit l'air. Partout, des Allemands, des Italiens, des Anglais et quelques Français se couraient après et se frappaient, comme si la bataille s'était propagée l'ensemble du parc. Incapables de se ranger dans l'un ou l'autre camp, les rugbymen italiens avaient été attaqués simultanément par les équipes de Rommel et de Churchill. Les espagnols s'étaient joints à la pagaille, devenue incontrôlable. Lorsque Napoléon, un temps troublé par l'agitation, regarda à nouveau le jeu, il entra dans une fureur noire. Sa cavalerie s'était volatilisée. Allait-on lui refaire le coup de Waterloo. Scandalisé, indigné, il écumait depuis son trône grotesque, prenant la foule à témoin que, comme deux cents ans auparavant, on l'avait trahi. L'assistance se faisait écho des cris du conquérant. On hurlait, on vociférait, on s'accusait mutuellement de rêver et de tricher. Galeazzo soutenait mordicus que l'Empereur était de mauvaise foi, accroissant la fureur de l'ancien maître de l'Europe. Dans un accès de rage, le caporal appelait sainte Hélène à l'aide, quand bien même il s'était toujours refusé à cet expédient. Peu à peu, les murmures se turent, les poings s'arrêtèrent. Dans un silence religieux, chacun attendait le verdict de la sainte.

Les mots qui sortirent de la bouche de l'arbitre atteignirent l'empereur comme autant de balles qui traversaient sa poitrine. Non, assurait-elle, il n'avait plus de cavalerie, mise en pièce au tour précédent.

Aussitôt, les murmures devinrent clameurs. Une moitié de l'assistance soutenait que la sainte était irréprochable, une autre s'indignait du sort injuste fait à l'Empereur. Comment diable la mère de Constantin avait-elle pu proférer de telles insanités au vu et au su de tous ? Les protestants soutenaient que ce n'était pas la première fois qu'on la prenait ainsi à mentir. Des jésuites volaient à son secours, en se demandant à haute voix si, lassée des éternelles victoires de l'Empereur, elle n'avait pas voulu le rappeler à sa condition de mortel. Sornettes, répliquaient des quiétistes, pour qui la sainte souhaitait simplement pimenter la partie. Les noms d'oiseaux, les jurons et les insultes fusaient dans toutes les langues.

Au milieu du tohu-bohu, sous les vivats et les cris, la bataille reprenait de plus belle. Galeazzo, dont c'était le tour, avançait un soldat près de l'Empereur blanc. Napoléon, le plus vite qu'il pût, ordonna à son fou de s'approcher. En vain. Un deuxième pion noir fondait sur la pièce blanche, hors d'atteinte du fou. « Echec et mat », trancha la voix suave de sainte Hélène.

Des hourras se mêlèrent aux insultes et aux jets d'objets. Napoléon, hors de lui, sautait sur son bicorne en menaçant le traître des pires représailles cependant que dans la foule, un ancien grognard mettait à terre un Anglais qui se réjouissait trop bruyamment de la défaite impériale. Les poings, les dents et les lunettes s'entrechoquaient et volaient. Les joueurs de rugby rescapés du carnage se joignirent à la mêlée, forçant les gardiens du parc à intervenir. Rien ne pouvait hélas disperser la cohue, ni la pluie, qu'un ange faisait tomber à verse, ni les sirènes, invitées à chanter, ni même les annonces qu'Alexandre le Grand débarquerait bientôt avec ses troupes.

En profitant d'un trou d'air, Galeazzo parvint à s'extirper de la mêlée. Une femme en transe, le qualifiant de nouveau maître du monde, s'agrippait à ses vêtements en le suppliant de la prendre à son service. Le parc était devenu fou. Partout, l'on courait, l'on hurlait et l'on se battait. Des vétérans de Tien An Men à ceux de la Bastille, des Poilus aux vaincus de Marignan, chacun affirmait n'avoir pas assisté à tel spectacle depuis fort longtemps.

En approchant de la sortie, où s'agglutinait une marée humaine trop large pour l'étroit portail, Galeazzo sentit une main se glisser dans sa poche. On osait donc retourner ses armes contre le vainqueur de Napoléon. Il fallait être un mirmidon de la pire espèce pour ainsi pratiquer un coup que le Corse ne pratiquait lui-même qu'à la dernière extrémité. Calmement, sans le regarder, Galeazzo attrapait le bras du pickpocket et s'apprêtait à le souffleter en bonne et due forme de l'autre. Un mouvement de foule permit hélas au voleur de se défaire de l'emprise et de se diriger, capuche baissée, vers une autre sortie. Galeazzo, furieux à l'idée de se faire si lamentablement détrousser, tentait désespérément de se frayer un chemin dans la foule. Déjà, le bandit courrait, facilement identifiable grâce à sa tunique grise, qui tranchait avec la blancheur sépulcrale des tenues habituelles. Enfin, quelques poings adroitement placés dégageaient l'espace, permettant à Galeazzo de se lancer à sa poursuite. Pour la première fois de sa vie, le Corse criait au voleur. Sans succès. Couverts par un bourdonnement d'insultes et de cris en goth, en indien, en patois, en serbe et en pirahã, ses suppliques passaient inaperçus. La poursuite était interminable. Le voleur, et Galeazzo derrière lui, passaient devant le terrain d'échecs, où l'on se massacrait encore joyeusement, *earth mountain*, où l'on se poussait fortement et la maison en thé. Il fallut une bonne vingtaine de minutes avant que le pickpocket, manifestement essoufflé, commençât à ralentir. Pour la seconde fois de la journée, Galeazzo sentait le parfum de la victoire envahir ses narines. A l'approche du terrain central, là où le Corse avait atterri en sortant de l'hôpital, le voleur fit un faux pas. La distance était si faible que Galeazzo entendait maintenant son râle asthmatique. Avec dextérité, le braqueur tendit le bras, agrippa la manche du fugitif... et s'écroula.

Chapitre 11. L'hôtel Dieu

Galeazzo souffrait le martyr. Sa tête, d'habitude si légère, lui donnait l'impression de vouloir sortir d'elle-même. Ses membres engourdis refusaient de répondre à son commandement. Pour ne rien arranger, le silence absolu qui régnait entre les quatre murs immaculés de la pièce donnait plus d'acuité encore au bourdonnement qui étreignait ses oreilles. Faudrait-il, comme dans tout mauvais livre, qu'il se réveille et se rende compte que tout cela n'était qu'un songe? Il lui faudrait reprendre les braquages mesquins, les petites combines, retrouver Siccardi et ses sbires... Autant dire l'enfer sur terre.

L'entrée d'une infirmière belle comme le jour (les clichés ont décidément la vie dure) devait heureusement calmer ses angoisses.

- Bienvenue à l'hôtel Dieu, si l'on peut souhaiter la bienvenue dans ce genre d'établissements, chanta la splendide créature. Vous vous êtes fait une méchante bosse en heurtant de plein fouet l'arbre de la connaissance du bien et du mal. Mais ne vous inquiétez pas, dans quelques jours, vous serez totalement remis.

Tout en prononçant ces paroles rassurantes, l'infirmière se reprochait intérieurement de pécher par optimisme. Car, à voir l'allure de son patient, il lui faudrait bien plus que quelques jours pour recouvrer ses facultés intellectuelles. Les mots qu'il prononçait étaient si confus que même les hommes de Neandertal dont elle soignait de temps à autres les verrues plantaires paraissaient spirituels à côté de lui. Cela tombait bien car, avec l'émeute du parc, son service était saturé et elle n'avait guère plus de quelques minutes à consacrer à chacun. De son côté, Galeazzo ne savait s'il devait attribuer sa paralysie labiale à son accident de la veille ou au trouble qu'exerçait en lui la beauté de l'aide-soignante. A peine put-il laisser échapper un soupir lorsqu'elle quitta la pièce.

Lors des visites qui suivirent, Galeazzo, plus réveillé qu'au premier jour, prolongeait à loisir la conversation pour le seul plaisir de regarder l'infirmière sourire. Ainsi l'interrogeait sur la présence incongrue d'un hôpital en plein paradis, question dont la naïveté était aussitôt balayée par l'aide-soignante, qui soulignait que sa seule présence démontrait l'utilité de l'édifice. Au paradis comme ailleurs, on comptait de nombreux blessés, n'était-ce qu'avec les chutes de nuages. Dans la chambre d'à côté, Jacques Higelin, *tombé du ciel, fauché en plein rêve, frappé par le glaive*, avait subi 12 points de suture. La créature, qui rendait si doux l'éloignement d'avec Laetitia, lui demandait de son côté pourquoi il courait de la sorte. Volontiers, Galeazzo lui eût expliqué qu'il protégeait la veuve et l'orphelin – mais au paradis, par définition, il n'était ni veuve, ni orphelin. Il fallut donc avouer la vérité, rien que la vérité, toute la vérité, mais qui déjà ne manquait pas de sel : il poursuivait un cambrioleur masqué. On lui avait volé son portefeuille, ses cartes de visite, son argent, sa vie. Le beau visage, au lieu de la moue de compassion escomptée, dévoila un large sourire. Elle lui trouvait désormais un véritable sens de l'humour.

- Un portefeuille !, un portefeuille, répétait-elle en riant béatement. Mais de quoi parlez-vous ? Personne n'en a. Ce n'est pas faute de l'avoir dit. Rien ne sert de mourir le plus riche du cimetière. On n'emporte pas ses richesses au paradis.

La beauté disait vrai (Platon l'avait déjà dit). Galeazzo était dans de beaux draps. Non seulement, il s'était blessé, mais encore il s'était ridiculisé devant la femme de ses rêves. Quant

à l'inconnu qui avait glissé la main dans sa poche, sans doute s'agissait-il d'un mouvement malencontreux provoqué par la pagaille qui régnait alors.

Charmée par la maladresse de Galeazzo, l'infirmière passait toujours plus de temps à ses côtés. Souvent, au sortir de la chambre froide, rendue inutile par le fait qu'il était impossible de mourir une seconde fois, elle venait commenter les numéros de *Valeurs Eternelles* qu'elle lui portait en cachette. La rubrique nécrologie, qui annonçait les arrivées prochaines, étaient l'occasion des piques les plus acerbes des chroniqueurs, qui ne pardonnaient rien.

A mesure que le temps passait, Galeazzo s'inquiétait de sa guérison, qui, lorsqu'elle serait achevée, l'éloignerait inexorablement de celle qui rendait l'éloignement d'avec sa femme si supportable. Lorsque tombait la nuit, il lui arrivait donc de se cogner discrètement la tête contre le mur, espérant ainsi conserver à son front la couleur violacée qu'il arborait depuis son arrivée. Le docteur Pilate, qui gérait le service Nord, ne parvenait à s'expliquer la résistance de la blessure. Les semaines passant sans amélioration notable, le médecin se résolut à administrer son remède miracle, les suppos de Satan, capables de venir à bout du mal quasi instantanément mais à l'origine de douleurs aussi violentes que passagères. Aidé de l'infirmière, le professeur fit son devoir, après quoi il se lava frénétiquement les mains. Galeazzo, pris de sueur froides, vit la bosse fondre comme du saindoux au soleil. Il fallait se rendre à l'évidence : il ne pouvait indéfiniment occuper les lits de l'hôpital. Au ciel comme sur terre, on veillait au trou de la sécurité sociale.

Sitôt les douleurs terminées, Galeazzo fut donc prié de laisser sa chambre à un grand brûlé, qui avait voulu s'approcher trop près du soleil. Les larmes que le Corse s'apprêtait à verser en faisant ses adieux à l'infirmière (on peut être cambrioleur et sensible en même temps) restèrent sagement dans les poches lacrymales. En deux mots secs, volés à un ancien président de la République, la nymphe congédiait le patient, montrant presque un soulagement à le voir quitter son lieu de travail. Avant de sortir définitivement de l'établissement, Galeazzo passa à la conciergerie où on lui remit ses effets : un paquet de mouchoirs, le billet d'entrée du parc d'attractions, un cavalier d'échecs en marbre blanc, et un prospectus qu'on lui assura être sien bien qu'il soutînt le contraire. Au milieu d'un fatras de publicité pour l'eau Dela, fournisseur officiel de la cour divine et de la brosse Adam, figurait une place gratuite pour le colloque des monophysistes. A force d'invectives et de menaces, le gardien, appelé à l'aide par l'équipe des vestiaires, convainquit Galeazzo de prendre le fameux billets. Après tout, se dit le corse en le rangeant dans sa poche, le gorille, trois fois plus massif et convaincant que lui, avait peut-être raison. Sans doute avait-il machinalement rangé le billet dans sa poche à Disneyland.

Chapitre 12. Une rencontre amère

« La femme sera toujours le danger de tous les paradis. »

Paul Claudel, *Conversations dans le Loir-et-Cher*

Galeazzo s'était arrêté net dans son élan. Son cœur, touché de plein fouet, s'était subitement arrêté de battre. L'attaque était soudaine, violente, imprévisible. Ne lui laisserait-on donc jamais de répit ?

- Galeazzo ! Galeazzo !, reprenait la voix criarde, poursuivant sa fusillade de mots. Tu croyais peut-être que tu pouvais m'ignorer plus longtemps !

La voix, qu'il n'avait pas entendue depuis plus d'une décennie, revenait avec la précision d'un douloureux souvenir. Mais Galeazzo, qui avait repris ses esprits, préférait poursuivre son chemin, sans se retourner.

- Petit chenapan !, continuait la déchirante musique. Tu es ici et tu n'es toujours pas venu dire bonjour à ta vieille mère ! Ah, comme je regrette d'avoir enfanté un tel monstre d'ingratitude ! Et d'abord, que fais-tu ici ? Qui est l'inconscient qui t'a laissé entrer ?

Cette fois, il n'était plus possible de l'ignorer. Elle était là, comme le jour où ils s'étaient vus pour la dernière fois avant son accident, avec son pardessus froissé, son parapluie dont on pouvait à raison questionner l'utilité, ses chaussures orthopédiques et son regard menaçant de vieille chouette. Une Corse, avait-on coutume de dire, ne pardonne ni pendant sa vie, ni après sa mort.

- Après le malheur de mourir il n'en est pas plus grand que celui de t'avoir donné la vie, poursuivait l'antique femme. Tu as toujours été le fléau de la famille. Petit, tu mettais de la colle dans les cheveux de ta sœur, tu volais les croquettes du chien, tu sonnais à tous les interphones pour le plaisir d'entendre les habitants se répondre et s'insulter. Tu m'as gâché la vie. Mais au fond, je ne te l'ai jamais dit, j'ai toujours été fière de toi, dit-elle en laissant couler quelques larmes le long de ses joues sèches.

La pudeur, la cherté du papier et le manque de temps des lecteurs nous invite à garder le silence sur la suite de ces retrouvailles. Il convient simplement de souligner le soulagement de la mère de retrouver son fils sans « la grue », cette bru qu'elle détestait cordialement et dont elle soutenait qu'elle était toujours de mèche avec le petit Siccardi.

Chapitre 13. Le colloque

Le grand amphithéâtre était comble. Au premier rang, des docteurs aux bonnets carrés, ordonnés comme des généraux soviétiques, ne perdaient pas une miette de la *disputatio*. Derrière, assis selon l'ordre protocolaire céleste sur les degrés de bois, l'assistance offrait un spectacle bigarré. De vieilles dames échappées de la cour de Vienne voisinaient avec d'anciens présidents américains, François Mauriac avec une vedette de la télé-réalité morte en recevant une ceinture sur la tête, des paysans avec des instagrameuses divorcées. Galeazzo, à qui le billet trouvé à l'hôpital assignait la place A82G, avait pour voisin un sorbonnard mort sans jamais avoir réussi à achever, au cours de ses soixante-deux ans d'études, sa thèse sur la gnose moldave au XIIIe siècle.

Sur l'estrade, deux vieillards s'écharpaient sur le libre arbitre, provoquant autant de soupirs d'indignation que de bâillements. Face à Pélage, saint Augustin multipliait les figures rhétoriques, les références bibliques, et même les attaques *ad hominem*, sans pouvoir le faire bouger de sa thèse sur la fatuité de la grâce divine.

- C'est toujours la même chose, grommelait le sorbonnard. Et dire que l'on me conteste le droit d'être docteur ! Chaque lundi, ils se disputent sans changer d'avis et se donnent rendez-vous la semaine d'après. Le mardi, nous avons droit aux arianistes et aux monophysistes. Les premiers, vous le savez, soutiennent la nature purement humaine du Christ, les seconds son entière divinité. Le mercredi, ce sont les nestoriens qui nous cassent les oreilles, en faisant la synthèse des deux précédents le matin ; l'après-midi, catholiques et protestants s'entretuent sur la transsubstantiation. Le jeudi, les imams et les derviches tourneurs débattent du Coran. Naturellement, les débats sont déjà tranchés, la solution est immédiate, devant nous, mais Dieu préfère ne pas s'en mêler, pensant qu'il faut un peu de distraction à ses ouailles. Le vendredi Pierre de Fermat propose de démontrer la quadrature du cercle, mais il trouve toujours une excuse pour s'en aller avant d'avoir fini, ce qui arrange bien les professeurs de Kabbale, qui le remplacent sur l'estrade.

Pélage et Augustin, à court d'arguments, commençaient à s'insulter copieusement, se traitant mutuellement d'hérétiques et d'apostats. Au troisième rang, dans la pénombre, les frères Goncourt achevaient de transformer le colloque en colique, en notant scrupuleusement dans leurs carnets chacun des noms d'oiseaux. Le service d'ordre écarta bientôt les belligérants, libérant la place pour la conférence de la mouvance anarcho-féministe.

Mené par Millicent Fawcett et Annie Kenney, le mouvement contestait haut et fort la structure pyramidale, oligarchique et ouvertement machiste du paradis, qui laissait si peu de place aux femmes. Tumulte dans la salle, où les hourras des bataillons d'amazones et de suffragettes se mêlèrent aux cris des bancs conservateurs. Les Goncourt, interrompant l'écriture de leur article au vitriol sur saint Augustin et brisant leur habituel silence protestèrent haut et fort contre cette jupocratie castratrice et soutenaient que les chèvres devaient servir à faire du fromage, non à former des gouvernements. A ces mots, lady Astor, quittant son siège inamovible, se précipita sur les deux bandits, dont elle n'avait jamais digéré l'article révélant qu'entre ses oignons et ses champignons, elle cultivait sous ses chaussures un véritable potager, pour leur asséner un grand coup de canne. La boîte de pandore était ouverte. Chacun se plaignait de ses conditions de détention et se vengeait sur ses voisins de ses malheurs. Georges Marchais

se plaignait de son travail de banquier conseil, qui lui laissait peu de temps de repos, ainsi que de la fainéantise des employés qu'il avait à gérer. Charles De Gaulle voulait renoncer à son rôle de pâtissier, indigne de lui et absurde. Le brouhaha, amplifié par la résonance des galeries gagnait à chaque instant en intensité. Galeazzo, mi amusé mi gêné, se gardait bien de participer à la bataille, songeant que ses soixante années de période d'essai ne lui en laissaient pas le loisir. Son regard myope balayait l'assemblée, toisant Charles V qui pestait contre la médiocrité des dernières promotions, Coco Chanel, qui réclamait davantage de fantaisie dans les tenues, et les frères Lumière, qui voulaient tourner comme ils l'entendaient leurs films. Soudain, les yeux noirs du Corse s'arrêtèrent sur une tâche grise. Les lunettes subtilisées à sa voisine de droite, une cuisinière anorexique, lui permirent de distinguer une pupule délavée qui ressemblait à s'y méprendre à celle qu'il avait aperçue au parc. Comme à Heavenland, la capuche masquait le visage de son détenteur.

- Oh non, encore la grande sartréuse, s'exclama avec effroi le sorbonnard en voyant Simone de Beauvoir grimper sur l'estrade.

La philosophe, sans considération aucune pour ses sœurs de combat, arracha un micro aux conférencières, que plus personne n'écoutait au demeurant, pour lancer un appel à la grève générale et réclamer la libération de Sartre, retenu en otage aux enfers depuis 1980. Cris outrés de la part de Joseph de Maistre et Karl Marx, qui haïssent en elle la bourgeoise et la révolutionnaire. La tension montait en même temps que la chaleur. Les coups de poings pleuvaient. Voyant la pupule grise s'approcher d'une issue de secours, Galeazzo décida de la suivre.

Chapitre 14. La résistance

Les pas de l'homme en gris résonnaient dans le couloir, couvert de boiseries et de toiles d'araignées. Galeazzo le suivait à distance, le plus discrètement qu'il pouvait. Heureusement, la filature était de courte durée et l'inconnu atteignit rapidement une porte dérobée qu'il omit de refermer complètement.

Tapi dans la pénombre, Galeazzo distinguait à travers l'ornière un géant à longue barbe discuter avec l'homme à l'écharpe rouge croisé dans le salon de Mme Geoffrin.

- Nous ne pouvons laisser les femmes semer ainsi la discorde, grondait la longue barbe avec un fort accent slave. Elles vont créer l'anarchie. Nous devons prendre le pouvoir maintenant, pendant qu'il en est encore temps.
- J'apprécie vos conseils Grigori, mais nous ne le pouvons. Nous n'avons pas la légitimité pour cela. J'ai horreur des coups d'Etat, qu'ils soient temporaires ou permanents.
- Monsieur le Président, rétorquait la barbe déférente mais négligée, votre indécision vous a déjà coûté beaucoup. C'est maintenant qu'il faut agir

Mitterrand portait pensivement la main à son écharpe. Face à lui, un petit homme moustachu volait au secours de Raspoutine et l'appelait à profiter du mouvement de révolte pour se porter à sa tête et ainsi réaliser le plus beau coup d'état de la carrière, prendre la place de Dieu !

- Nous ne pouvons passer l'éternité à obéir, nous qui avons commandé éruçait le moustachu, avec un fort accent espagnol
- Ne serait-il pas plus simple, les interrompit un homme ventru, de régler le problème pacifiquement. Il n'est de souci qu'on ne puisse résoudre par l'argent. Pour ma part, j'ai toujours trouvé mesquin de louer Dieu, alors que nous pourrions l'acheter.
- Sornette, protesta Raspoutine. La victoire ne peut s'obtenir que par le sang.

Mitterrand, que les discussions enflammées horrifiaient autant que Jeanne d'Arc, invita ses conseillers à s'assagir.

- Ce n'est plus qu'une question de temps, ajoutait Che Guevarra. Nous devons agir vite. Les planètes sont alignées. Les dieux grecs, exilés dans leur Olympe, sont prêts à soutenir notre mouvement. Et tandis que Bouddha boudait, Shiva s'est déclarée prête à nous donner un coup de mains. La situation est grave. Nous avons quelqu'un qui peut en témoigner.

A ces mots, le voisin de l'homme en gris, le visage également masqué, annonça les plus terribles nouvelles : la chute des actions BNP, qui précédait de deux ans l'Armageddon, un nouvel épisode du déluge sur terre, lié à la fonte des glaces, qui entraînerait des guerres civiles parmi les survivants, la fin du salariat et la mort du subjonctif imparfait, déjà gravement malade. Ce que l'homme a édifié d'une main Dieu le détruira de l'autre, avançait l'inconnu. Mitterrand, dont on devinait le visage plus blême encore que d'ordinaire, ordonnait à l'homme de révéler ses sources.

Un bruit de pas empêcha Galeazzo d'assister à la suite de la cérémonie. AU bout du couloir, un nouveau conspirateur s'appêtait à rejoindre la séance. Le plus silencieusement possible, Galeazzo se glissa dans la pénombre et prit la direction du couloir de droite avant d'être démasqué. Il en savait déjà assez.

Chapitre 15. Le laboratoire

Malgré les menaces de conspiration, la vie suivait impitoyablement son cours. Comme tous les matins, Galeazzo, réveillé par les trois chants du coq, gagnait le laboratoire où on l'avait affecté. Il lui fallait nettoyer les éprouvettes, ranger les cages et passer le balai après le départ du dernier chercheur. Rien qui ne fût terriblement excitant, mais cela lui convenait toujours mieux que la blanchisserie, la principale source de recrutement du royaume Céleste, où chaque jour on lavait des habits par centaines de millions afin de leur garantir une blancheur éclatante. Pour échapper à l'emploi que le conseiller d'orientation Robespierre avait voulu lui y attribuer, Galeazzo, avait dû développer des trésors d'ingéniosité, allant jusqu'à se découvrir une allergie toute Corse pour le savon de Marseille. Il n'avait hélas pas réussi à se faire prendre en apprentissage chez le serrurier. Célèbre pour avoir créé un double des clefs de saint Pierre après que l'apôtre eut perdu son jeu inviolable lors d'une partie de whist, l'artisan refusait d'enseigner son savoir-faire à un homme au passé de braqueur. Il dut donc se rabattre sur le laboratoire, toujours à la recherche de nouveaux bras.

Né quelques siècles auparavant, sans doute Galeazzo eût-il pu prétendre à un poste de chercheur. Fidèle à l'idée que les premiers devaient être les derniers, le paradis des premiers temps offrait des exemples de mobilité à faire pâlir les sociologues. Mais il fallut rapidement se rendre à l'évidence : les derniers faisaient rarement de bons premiers. On se rabattit donc sur les capacités de chacun, faute de mieux.

Lorsque son travail lui laissait le temps, et que son directeur d'équipe, Louis XIV, ne lui infligeait pas des punitions vexatoires pour se venger de la cruauté du sort qui le faisait passer de Versailles à un méchant 42 mètres carrés de la banlieue céleste, Galeazzo aimait à discuter avec les chercheurs. Les savants lui montraient souvent leurs travaux, portant sur la création de nouveaux types de personnalités. Des pots de tous types et tailles correspondant au tempérament, à l'intelligence, à la corpulence, au sexe et à la beauté alimentaient des éprouvettes où les chercheurs composaient leurs mixtures avec une précision millimétrique. Pour de nombreux types, comme les comptables, les paysans, les joueurs de cricket, les mégalomanes, les écrivains ou les journalistes, il existait des recettes standardisées, sous traitées aux usines de production de l'autre bout du paradis, lui avait-on appris. Le laboratoire de Galeazzo, lui, se spécialisait dans les spécimens haut-de-gamme, destinés à pimenter la création. On concevait encore religieusement les éprouvettes ayant abrité Picasso et Einstein. Naturellement, expliquai-je, il arrivait de temps à autres quelques erreurs de dosage. Une nouvelle recrue avait un jour rempli d'intelligence et de talent une fiole à ras bord, sans aucune place pour la beauté, donnant naissance à Jean-Paul Sartre. Parfois, c'était l'inverse mais au demeurant, les humains semblaient ne pas trop leur en vouloir. On se répétait encore, après les heures de travail, l'échange entre Isadora Duncan et Georges-Bernard Shaw.

- Comme ce serait merveilleux d'avoir un enfant avec vous : pensez qu'il ait ma beauté et votre intelligence
- Oui, avait répondu l'écrivain, mais imaginez que ce soit l'inverse.

Les chercheurs confessaient tout de même que certains humains avaient droit à des pots plus gros que d'autres, mais que tout obéissait désormais à des contrôles plus stricts. Il n'était pas question de faire comme dans les années 1880 où un stagiaire en délicatesse avec l'institution avait créé un détraqué autrichien qui se prendrait pour un Allemand, peintre qui se

rêverait écrivain, fou de Wagner et aux ambitions immodérés, dont beaucoup auraient à payer le prix. Les personnalités les plus hors normes devaient désormais être validées par le comité exécutif du laboratoire, composé de Freud, Boissier de Sauvages et Hippocrate. Ce soir-là, un chercheur particulièrement amical tenait à présenter à Galeazzo la dernière création.

- Voici le nouveau type que nous préparons pour l'an 2200 : un nostalgique des années 2000. Dans deux cents ans, les nostalgiques du XVIIIe siècle auront fait leur temps et il est indispensable que nous anticipions. L'hurluberlu que nous avons mis au point tiendra absolument à vivre dans un pavillon Phoenix classé à l'inventaire postérieur supplémentaire des monuments historiques (IPSMH), écouter en boucle David Guetta sur Radio Classique en pleurant sur l'indigence de la musique, regrettera le temps du minitel et des fourchettes en plastique, bataillera contre les collectionneurs aux ventes aux enchères de meubles de style Sarkozy (première présidence) et ne ratera aucun des colloques des grands historiens sur Patrick Sébastien et Julie Gayet.
- N'est-ce pas cruel ?, s'inquiétait Galeazzo. Pourquoi ne pas le faire naître maintenant ? Il serait plus heureux.
- Grave erreur !, s'emportait le chercheur, outré. Pensez-vous sincèrement que les nostalgiques de l'empire romain auraient survécu plus d'une journée dans la jungle d'alors ? Nos expériences les plus intéressantes consistent d'ailleurs à établir des décalages dans le temps. Tenez, par exemple cet individu que nous nous apprêtons à sortir : exactement la même recette que pour Beethoven. Les symphonies lui arriveront directement dans la tête. Le seul problème, c'est que cela lui sera absolument inutile, ce triste sire ne sachant pas même à quoi ressemble le son d'un violon. Il fera en revanche un parfait entraîneur de football.

Chaque discussion amenait ainsi son lot de surprises, au grand désespoir de Galeazzo qui peinait à comprendre comment des gens si intelligents pouvaient se montrer si mauvais. Semaine après semaine, il découvrait avec stupeur ces brouillons d'enfants précoces qui à quinze ans faisaient déjà leur crise de la cinquantaine, ces meurtriers de bac à sable et même les quantités d'ébauches jamais sorties de cousins de Cro Magnon.

Chapitre 16. L'anniversaire de Jésus

Dix mois s'étaient écoulés depuis l'arrivée de Galeazzo. La neige tombait drue dans le ciel, une neige qui n'était pas froide comme sur terre, mais tiède et évanescence, chaque flocon s'évaporant avant d'avoir fini sa course, de sorte à ne pas troubler les 27 degrés auxquels le paradis avait fixé sa température. Le système ne se grippait que lors des années bissextiles, le programme d'origine n'ayant pas prévu ces jours supplémentaires. Plus que cette verrue calendaire, peu dérangeante dans la mesure où lorsque l'on a l'éternité pour soi, une journée n'est rien, les habitants du paradis se préparaient pour la grande fête du 25 décembre.

Comme chaque année, on s'apprêtait à célébrer en majesté l'anniversaire de Jésus. Dès le mois d'octobre, la réception occupait toutes les conversations. On réfléchissait aux cadeaux à offrir, aux divertissements à organiser, l'on s'inquiétait de recevoir les précieuses enveloppes de papier vergé timbrées et plus encore de savoir qui parmi ses proches aurait l'honneur ou non d'être convié. Les plus enragés intriguaient des décennies voire des siècles avant de recevoir le bristol, souvent sans succès. On salivait du buffet assuré par saint Jacques pour les fruits de mer, saint Pierre pour les poissons, saint Emilion pour les vins, saint Félicien et saint Marcelin pour le fromage, saint Honoré pour les dessert. On rêvait de la musique orchestrée par Saint Saëns.

Au mois de novembre, la première salve d'invitation fusilla de bonheur quelques milliers d'élus. *Valeurs éternelles*, toujours bien informé, publiait la liste des convives, à côté de celle, plus assassine encore, des invités de l'année précédente dont l'invitation n'avait pas été reconduite. Comme d'habitude, on avait omis Judas, parti dans l'autre monde et Bourdieu, dont le seul nom était un blasphème. Robert de Montesquiou, cité anonymement, affirmait que Dieu avait réclamé la présence de Zidane et de Coldplay, avant que Gabriel ne le rappellât à l'ordre.

- Avec tout le respect que je vous dois, je crains que ce ne soit impossible, protestait le directeur de la communication.
- Peut-on savoir pourquoi, s'indignait le Créateur ?
- C'est que, Maître, vos invités ne sont pas encore morts.
- Très juste. Mais ne pourrait-on pas arranger cela ? Il nous reste un mois, c'est largement suffisant.
- Vous savez que je n'aime pas ce genre de plaisanteries, soupirait l'ange, sauvant du même coup quelques vies innocentes.

A la grande surprise de ses amis, et à la grande stupeur de son employeur, Louis XIV, qui ne comprenait pas qu'un insignifiant de son espèce lui fût préféré, Galeazzo avait reçu l'un des précieux sésames. Gabriel, il l'apprendrait plus tard, avait lourdement insisté pour le faire admettre dans le saint des saints. Les plaisirs de la vanité étaient hélas incapables, chez un cœur simple comme le sien, de venir à bout de la tristesse qui, depuis quelques semaines, le couvrait de son lourd et inconfortable manteau. Même si la vie suivait un cours non dénué de désagrément dans un monde sans peine ni fatigue, le Corse souffrait de l'éloignement de sa femme. Egoïstement, bien égoïstement, il aurait été prêt à tout pour la faire venir auprès de lui, même en sachant ce que cela impliquait.

Enfin, les pages du calendrier s'arrêtèrent sur la date fatidique du 24 décembre. Galeazzo, vêtu de la tenue de cérémonie prêtée pour l'occasion – un frac blanc à cravate noire – s'engouffra dans la berline affrétée par le service des festivités et se laissa conduire jusqu'au lieu de réception. Le palais divin était plus beau encore qu'on ne l'avait dit, avec son fronton à colonnes antiques, ses marbres polychromes et ses statues sculptées par Praxitèle. Dans le vestibule, un bataillon d'anges revêtus de la livrée aux armes du Christ – de gueules aux cinq plaies d'argent – orchestrait un savant balais mis en musique par Tchaïkovski. Un large escalier à révolution tapissé de portraits de famille de Dieu menait aux salons de réception aux murs ornés de tableaux de Palamedes Palamedesz, Pieter van Boucle et Chardin, qui faisaient se pâmer les quelques critiques d'art invités à la cérémonie. Les larges fenêtres donnaient sur un parc peuplé d'arbres généalogiques.

Tous étaient là : les douze apôtres, John Kennedy et Elvis Presley, récemment débarqués de leur île déserte où, des années durant, ils avaient coulé une paisible retraite loin du tumulte du monde ; le vieux Mathusalem, Lazare, désormais à la tête d'une banque florissante, George Washington, le comte de Bourgogne, la reine Astrid et Leroy-Merlin, et même Corneille qui, malgré l'âge, était encore beau. Proust, pouffait derrière son gant de chevreau dans une langue incompréhensible que Galeazzo eut pourtant juré être du français cependant que César refaisait le monde avec Alexandre. La veuve Clicquot, à la tête d'une armée de Sommelier, faisait servir des balthazars et des nabuchodonosors de champagne. Sainte Véronique proposait des serviettes et saint Michel offrait des kyrielles de petits fours sans gluten.

De partout, on se jetait sur les spécialités des cinq parties du paradis offertes sur le buffet. Galeazzo écoutait un vieux cuisinier jurer que celui qui le ferait manger des calamars n'était pas *encore né* et remarquait avec amusement le poulet rôti mal cuit qui, toujours vivant, semait la pagaille parmi les invités en s'ébrouant sur les tapis tressés par saint Maclou. Le torrent de champagne et le sifflement des violons faisaient presque oublier l'objet de toutes les conversations : l'absence de Dieu.

Malgré les sourires qu'il s'efforçait d'afficher, Jésus masquait à peine sa déception d'être à nouveau abandonné par son père. En vain Marie, faisait-elle tous les efforts possibles pour le distraire. Ni les somptueux cadeaux que les rois mages, encore en route, ne manqueraient pas de lui apporter, ni les musiques, ni les invités ne pouvaient venir à bout de la mélancolie christique. De mémoire de chroniqueur, jamais Dieu n'avait ainsi manqué l'anniversaire de son fils, même lors du fameux bug de l'an mil. Fallait-il donc, questionnait Groucho Marx, que Jésus fît une croix sur son père ? Ses interlocuteurs – Charles Aznavour et Attila – se gardaient bien d'y répondre. En dehors du petit cercle d'intimes qui s'affairait à consoler Jésus, l'agitation gagnait les convives. Les notes de musique se faisaient plus fortes, les jambes, ragaillardies par les coupes de champagne, plus légères. On valsait, on rockait à quatre et à six temps, on bourrait, on dansait dans toutes les langues du monde. Des peuples aborigènes, conviés pour la première fois, attiraient les curieux en entonnant des hymnes jusque-là inconnus. A peine remarqua-t-on la femme au serre-tête de velours qui se mit à poursuivre l'hôte.

- Jésus, reviens !, Jésus, reviens !, lançait au milieu des rires et des chants au Christ qui s'en allait, l'air renfrogné, sans que l'on sût pourquoi.

Un souffle froid balaya soudain les bougies. Les clameurs devinrent murmures, les notes passèrent en bémol et bientôt le silence régna. *L'obscurité se fit dans tout le pays jusqu'à trois heures car le soleil s'était caché. Le rideau du Temple se déchira par le milieu.* Dieu venait

d'entrer, annoncé par l'aboyeur, avec son front dégarni mais sans ses légendaires lunettes de soleil. Bien qu'il essayât de faire bonne figure, chacun sentait qu'il n'avait pas la foi. Muet, le regard vide, le Seigneur s'approcha de Marie, esquissa quelques pas de valse, sans y croire lui-même, puis disparut dans le brouhaha des conversations.

Bien que chacun feignît de reprendre ses amusements comme si de rien n'était, beaucoup sentaient que quelque chose n'allait pas au royaume de Dieu. Les apôtres murmuraient, les courtisans soupiraient et Gabriel même abandonna son légendaire sourire niais.

Quand minuit sonna, on pria le bœuf et l'âne de quitter la salle de bal. Le signal du départ était donné. L'un après l'autre, les convives gagnaient la sortie, en évitant de se souhaiter à l'année prochaine par crainte du mauvais œil, la tête engourdie par l'alcool et l'esprit attristé par les sombres présages.

Chapitre 17. Le journal

En rangeant le laboratoire, Galeazzo, la tête encore alourdie par les vapeurs d'alcool de la vieille, ne put s'empêcher de jeter un œil aux affaires éparées qui hantaient le bureau de M. Boissier de Sauvages. Parmi les publications savantes et les diplômes, les besicles et les sextants, les 87 volumes de sa Nosologie méthodique, dans lesquelles il poursuivait inlassablement son classement des maladies, trônait une large photographie de la cérémonie de la veille. Il s'agissait du dernier numéro de *Valeurs Eternelles*, décidément, était lu partout et par tous.

Tout en réprouvant de telles lectures, surtout chez un homme tant versé dans les sciences, le Corse laissait son regard vagabonder sur la couverture. Au-dessus de la photographie de Jésus pensif, la tête dans les mains, le titre annonçait la couleur « La fête est finie ! ». L'éditorial, d'une violence inouïe, racontait les potins de la soirée de la veille. « Hier soir, notaient les éditorialistes, sous le pseudonyme transparent de Juledmond, le banquet annuel de l'anniversaire de Jésus, cet opéra petit-bourgeois et mélangé où les bœufs et les ânes revêtent une forme très humaine, a pris l'apparence de fêtes hollandaises de villages, ces fêtes pleines de gens petits et gras, ruisselants d'avarice et d'alcool, sales, grossiers, qui pissent et qui chient dans leur pantalon. Flaubert y traînait sa grossièreté, Napoléon III sa bêtise et Diogène, ses poux. La conversation, d'un ennui à terrasser un rhinocéros, n'avait d'égal que la platitude des repas. Théophile Gautier raconte que les petits fours étaient si secs qu'on les avait certainement sortis de placards où ils moisissaient depuis la fête de l'année passée. Le champagne, si l'on peut ainsi appeler un liquide dont on n'oserait pas même se servir pour vidanger ses latrines, faisait davantage tourner la tête que les papilles. Mme Le Quesnoy, qui ne s'arrêta manifestement pas à une coupe, brisa la monotonie des conversations en lançant à l'hôte des propos si déplacés qu'il ne reparut plus de la soirée. On passera sous silence ses pitoyables appels à revenir. Quand osera-t-on enfin trier les invités, qui achèvent année après année de transformer la cour divine en basse-cour ? Le temps viendra bientôt où l'on recevra mieux chez Belzébuth. ».

Sur la double page suivante, s'étaient les « bonnes feuilles » du second volume de la Bible, dont le manuscrit, annonçait le chapeau, avait été communiqué à la rédaction par une source bien placée. On y apprenait que Dieu doutait lui-même de son existence, qu'il songeait à mettre fin au régime actuel d'éternité. Le Seigneur y confirmait par ailleurs que la terre était plate et que c'était bien le soleil qui tournait autour d'elle, accusait ses créatures de l'avoir oublié et promettait de se rappeler à elle comme il convenait. Même sans être versé dans la théologie, Galeazzo comprenait la gravité de la situation. Sans même finir son ménage, il laissa donc le bureau de M. de Sauvages à son désordre et s'empressa de regagner son appartement avec vue sur la tour de Babel.

Chapitre 18. Le piège

La convocation, en lettres anglaises, était arrivée comme un coup de tonnerre.

Gabriel,

Archange, directeur de la communication,

prie M. Galeazzo Pazzi de lui rendre visite le 6 janvier à 9h.

Que pouvait bien lui valoir la créature blondasse, qui avait subitement cessé de lui donner signe de vie, pour le sommer ainsi de se rendre à son bureau ? Allait-on revoir son jugement, interrompre sa période d'essai ? Voulait-il lui annoncer l'arrivée de Laetitia ? Avait-on surpris son expérience un soir dans le laboratoire, en créant un nouvel être avec pour seul ingrédient la beauté ? Boissier de Sauvages s'était-il plaint du désordre dans lequel il avait laissé son bureau ? Savait-on qu'il lui arrivait, bien que le tabac fût formellement défendu aux profanes, de fumer en cachette grâce au trafic de contrebande organisé par Raphaël ? A moins que ce ne fût son aventure avec Elizabeth Taylor, qui, avec ses sept maris, ne savait plus auquel elle devait être fidèle. Autant de questions qui perturbaient les journées et les nuits du Corse.

Le jour dit, Galeazzo se rendit au rendez-vous. L'ascenseur étant en panne, il lui fallut grimper les escaliers qui menaient jusqu'au sommet du phare où l'ange avait établi son quartier général. Malgré l'invention du téléphone, le directeur de la communication préférait les moyens qui avaient fait leur preuve pour envoyer les messages divins et se servait essentiellement de signaux lumineux. C'est donc essoufflé, la chemise trempée, autant dire dans les plus mauvaises conditions pour affronter une remontée de bretelles, que Galeazzo montait vers sa chute. Peut-être cela participait-il de la stratégie que cet être minaud et probablement retors sous ses airs doucereux avait établie pour lui.

Assis derrière son bureau, Gabriel invita Galeazzo à prendre place d'un ton si doucereux qu'il semblait ironique. Le Corse obtempéra tout en se promettant secrètement de résister. Il était hors de question de subir l'humiliation d'un second procès.

- Vous savez sans doute pourquoi je vous ai fait venir ici, annonça l'ange.

La sueur, qui inondait le front de Galeazzo, ruisselait le long de ses joues pour s'évanouir dans sa chemise, provoquant un désagréable chatouillement. L'heure n'était pourtant pas au rire.

- Je sais tout, ajouta Gabriel, comme pour pousser l'accusé à la confidence en constatant son mutisme.

Ce que l'ange prenait pour force était pourtant panique. Galeazzo était de plus en plus mal. Il lui fallait dégainer au plus vite s'il voulait sortir d'ici par la porte. Car, malgré son air enfantin, il était certain que l'ange était pire encore que Siccardi.

- L'heure est grave, annonça l'archange. Il y a une taupe parmi nous. La semaine dernière, Valeurs éternelles a fait des révélations susceptibles de tout bouleverser en haut, et demain en bas. Même si tout le monde feint d'agir normalement, je sais qu'on ne parle que de ça. Même *Le Pharisien*, qui pourtant nous est favorable, a été obligé de mentionner l'affaire. Nous enquêtons pour connaître la source, mais à l'heure actuelle n'importe qui peut de manière discrète trahir un père, un ami, son Dieu. Nul doute que

nos ennemis sauront profiter de l'occasion. Notre agent infiltré nous a communiqué les informations les plus préoccupantes au sujet des forces de la sédition. Galeazzo, je n'irai pas par quatre chemins, vous êtes notre seul espoir.

Le Corse manqua de tomber de sa chaise. Jamais jusqu'alors on ne lui avait montré une telle marque de confiance. Mais par là même, celle-ci paraissait suspecte et Galeazzo soupçonnait quelque secret stratagème.

- Pourquoi moi ?, articula-t-il après un long silence.
- Notre agent double craint d'être bientôt démasqué et nous avons besoin d'un nouvel homme de confiance, rétorqua Gabriel. Vous êtes le seul susceptible de n'avoir jamais trempé dans un complot. Votre dossier est formel : vos associés vous ont toujours lâché, vous avez toujours raté ce que vous avez entrepris. Cela vous fera peut-être bizarre à entendre mais vous êtes l'un des cœurs les plus purs d'ici-haut. Accepteriez-vous de travailler pour nous ?

Ce que l'on proposait à Galeazzo tenait ni plus ni moins de l'insulte pour un Corse. On lui demandait de mentir, de se faire passer pour un autre puis de trahir. A son grand regret, Gabriel dut donc essuyer un franc refus.

Chapitre 19. L'émeute.

Une fois n'était pas coutume, il pleuvait à verse. Une foule dense et diverse s'agglutinait à la sortie du phare. Nombre des manifestants, hommes, femmes et enfants, riches et pauvres, tenaient des pancartes ou scandaient des slogans dans toutes les langues du monde. Des punks sans chien portaient fièrement leur étendard « Ni Dieu ni maître » à côté de diabétiques proclamant leur lassitude de se nourrir de lait et de miel ; des suffragettes réclamaient une meilleure représentation des femmes, les membres du collectif des ressuscités obèses se plaignaient d'avoir retrouvé leur enveloppe corporelle avec les kilos en trop, les martyrs de la foi coranique affirmaient que 40 vierges étaient bien peu pour l'éternité et qu'on ne leur avait pas précisé qu'elles étaient si laides. Woody Allen, qui se faisait représenter depuis des années sur terre par un sosie, était porté en triomphe par une armée de philosophes au cri de « l'éternité c'est long vers la fin. ».

A peine Galeazzo avait-il franchi quelques rangées de contestataires que le bruit mat de projectiles heurtant le phare se faisait entendre. La police, accourue sur place, peinait à contenir la foule. Il fallut vite se rendre à l'évidence, la partie s'annonçait serrée. L'adjudant-chef de Funès, bien qu'il eût lui-même à en souffrir, se résolut à recourir à son arme la plus dissuasive : la chorale des mauvais chanteurs. Dans un anglais approximatif, Bourvil invitait le chœur de Visigoths et de Berbères à entonner des chansons à boire. S'il n'avait pas été légèrement sourd, Galeazzo eut juré que ses oreilles saignaient. La dissuasion était cependant suffisamment efficace pour qu'il tentât de s'écarter du phare plus vite encore que les mélomanes des premiers rangs.

Alors qu'il parvenait au milieu de la foule, à côté d'une indépendantiste yougoslave réclamant la partition du paradis, le Corse aperçut une vieille dame vêtue d'une capeline de laine de moutons de poussière et d'un fichu reconnaissable entre tous. Sa mère, qu'il n'avait jamais entendue se plaindre sinon de lui, poussait des cris avec une véhémence à fendre l'âme. L'ancienne marchande se consternait de s'être faite tromper sur la marchandise. Non seulement elle n'avait jamais pu revoir son mari mais encore elle n'en pouvait plus de son travail de blanchisseuse. Si elle avait su, disait-elle à Galeazzo, elle aurait bien travaillé à l'école. Et puis elle s'ennuyait tant. Elle suppliait donc son fils de faire quelque chose, et de ne pas laisser le paradis dans cet état.

Chapitre 20. La décision

Il s'y était finalement résolu et il était maintenant trop tard pour changer d'avis. Galeazzo se trouvait septième étage, celui de la direction générale, lui, le petit Corse dont personne n'avait jamais voulu. Il retrouvait la salle attenante à ce grand bureau dans lequel Dieu, voici peu, l'avait reçu, le bureau de la secrétaire, méticuleusement ciré et le beau salon d'attente où s'étaient paresseusement les unes du *Pharisien*.

Autour de la table de réunion en buis, le seigneur était entouré de son état-major. Gabriel, le teint plus pâle qu'à l'accoutumée, lisait des rapports toujours plus alarmants. On annonçait des mouvements de troupes du côté de Belzébuth et l'on savait qu'Himmler avait personnellement pris en charge le commandement des opérations. Internet était coupé dans tout l'hémisphère nord du paradis. A la bourse, une odeur de soufre indiquait au dire des analystes une prochaine OPA des ténèbres. Des émeutiers avaient même éteint le soleil pendant quelques minutes, et il avait fallu toute l'adresse d'Orson Welles pour faire passer l'événement pour une simple éclipse. Dieu, de plus en plus préoccupé, passait sans cesse sa main dans ses cheveux clairsemés. A ses côtés, Marie-Madeleine, pleurait toutes les larmes de son corps. Un vieux sénateur, Coronavirus, qui conseillait César au moment où voulait se faire proclamer roi, suggérait d'attendre, jurant que les situations finissaient toujours par rentrer dans l'ordre d'elles-mêmes. Machiavel, qui l'accusait d'être un incapable, appelait à suivre la Providence et à réprimer sévèrement les chefs de la révolte, pour faire quelques exemples. Au bout de la table, un petit homme que Galeazzo reconnut avec terreur comme Che Guevarra, se montrait plus virulent encore et appelait à mater la révolution dans le sang. Tout manifestant devait immédiatement chassé du paradis. Godefroy de Bouillon tressaillait de joie.

- Massacrez-les tous, hurlait-il à Dieu, vous saurez reconnaître les vôtres.
- A moi ne plaise, répartissait le maître, effrayé par de tels débordements.

Mais Dieu, chacun le sentait, ne savait que faire.

- Je leur ai envoyé mon fils voici 2000 ans et nous savons tous comment cela a fini. Encore l'avaient-ils écouté. Si je le renvoyais aujourd'hui, il est fort à parier qu'on lui rirait au nez. La création a échappé à son Créateur. Il est trop tard.

Murmures dans l'assistance, vite rompus par les éclats de voix des extrêmes droite et gauche, qui s'écharpaient sur les mesures à prendre. C'est le moment que Galeazzo, vainquant sa timidité, choisit pour intervenir.

- J'ai peut-être une idée !, bredouilla-t-il.

A l'instant, Galeazzo sentit des regards inquisiteurs se porter sur lui. Sans même avoir eu le temps de s'expliquer, le Corse regrettait déjà sa témérité. L'idée dont il était question était si osée, si aventureuse, si surprenante qu'il se demandait lui-même s'il ne ferait pas mieux de quitter immédiatement la salle. Mais il s'était avancé et Dieu le sommait de s'expliquer.

- Mon plan peut-être stupide, poursuivit Galeazzo en hachant chacune des syllabes qu'il prononçait, mais je connais bien les réseaux Corses. Laissez-moi aller les chercher et je vous promets que tout rentrera dans l'ordre.

Murmures dans la salle. Les allers retours entre ciel et terre étaient un sujet tabou, l'interdit ultime qui n'avait été brisé qu'à deux reprises dans l'histoire. Pouvait-on donner à ce bandit des petits chemins, cet homme dont on ne connaissait rien ce privilège insigne ? Pendant que Coronavirus répondait par ses ronflements, Joseph de Maistre priait qu'on écarte de sa vue ce gueux. Che Guevara, lui, appelait à sortir les grands moyens et à commencer les exécutions par cet avorton. Un temps séduit par l'idée de son conseiller, Dieu se ressaisit lorsque Gabriel lui pria de prêter une oreille attentive au nouveau venu.

- Que te faut-il ?, demanda le Seigneur après un long silence.
- Je veux vingt ans sur terre, repartit le Corse qui, au fait des techniques de négociation, se disait en lui-même qu'il serait trop heureux si on ne lui en octroyait que le quart. A l'échelle de l'éternité, continua-t-il, ce n'est rien et vous arriverez à ternir jusque-là.

Dieu l'écoutait, l'air hagard, pétrifié dans le silence.

- Il me faut aussi un million, ajouta Galeazzo. Ainsi, je pourrai rembourser Siccardi et m'adjoindre ses services. Rien de plus facile pour vous, il vous suffit de me laisser braquer une banque.

A peine avait-il achevé sa phrase que l'assemblée laissait éclater son courroux

- Un bandit, je vous l'avais dit, expectorait Joseph de Maistre ! On ne devrait jamais se fier aux Corses. Napoléon nous l'avait déjà prouvé
- Pendez-le, étriez-le éruçait Che Guevara. Comment ose-t-il s'adresser ainsi au Tout puissant ?

Dieu, lui, ne semblait pas décidé à répondre autrement que par un profond froncement de sourcils. Rarement lui avait-il été donné de se pencher sur une telle aporie. On lui demandait à lui, le juste, le droit, de prêter main forte à une activité criminelle. Comment pourrait-il s'y plier quand il demandait, voici 2000 ans à peine par la bouche de son fils qu'on lui rende ce qui était à lui mais qu'on laisse à César ce qui était à César. Même pour une bonne cause, il paraissait injustifiable de se rendre complice d'un tel crime. Assurément, Valeurs Eternelles en ferait ses choux gras si et saperait encore un peu l'édifice social. D'un autre côté, Dieu ne voyait pas de solution miracle.

- Il y aurait une solution simple, glissa le général de Gaulle. Les divers états du monde, et surtout le mien, commettent chaque semaine un braquage organisé sous le nom de lotto. Exploitant la misère du peuple, sans scrupules pour les nécessiteux qu'il ruine, il leur fait miroiter des fortunes qu'ils n'atteindront jamais pour récupérer leurs maigres économies. Pourquoi ne pas donner à notre ami la prochaine combinaison des numéros ?

Malgré les protestations de l'aile gauche, Dieu se rangea à cette idée frappée au coin du bon sens.

Chapitre 21. Dernier chapitre

La fin s'approche, inéluctable, comme le faible nombre de pages restant à tourner vous le faisait pressentir.

Beaucoup d'entre vous s'indigneraient d'une fin heureuse, où Galeazzo retrouve sa femme, ses amis, et profite de ses quelques années supplémentaires de vie sur terre pour répandre le bien. Pour éviter la facilité, les larmes factices et les bons sentiments qui dégoulinent, nous ne vous le dirons donc pas. De toutes façons, vous l'aviez compris.

Si ce livre était un conte pour enfant, un récit médiéval, on l'agrémenterait également d'une petite morale, soulignant que l'on n'a pas la chance de retourner sur terre, et qu'il faut donc vivre de sorte à mourir sans regret. Mais la prétérition est la plus détestable figure de style. Laissons la conclusion, simple, bête même, évidente, mais vraie. C'est ainsi que s'achève notre récit.

Avertissement

L'auteur de ces lignes n'est pas un romancier professionnel. Il s'agit même d'un (jeune) débutant qui signe ici son premier roman. N'hésitez pas à lui faire part de vos commentaires à l'adresse suivante : arnaudnimes33@gmail.com.

Toute critique qui l'aidera à améliorer ce livre est bienvenue, fût-elle dure à entendre. Si d'aventure le livre vous plaisait, n'hésitez pas à le dire aussi et même à mettre quelques étoiles sur Amazon !

Excellente lecture.

Arnaud Nîmes